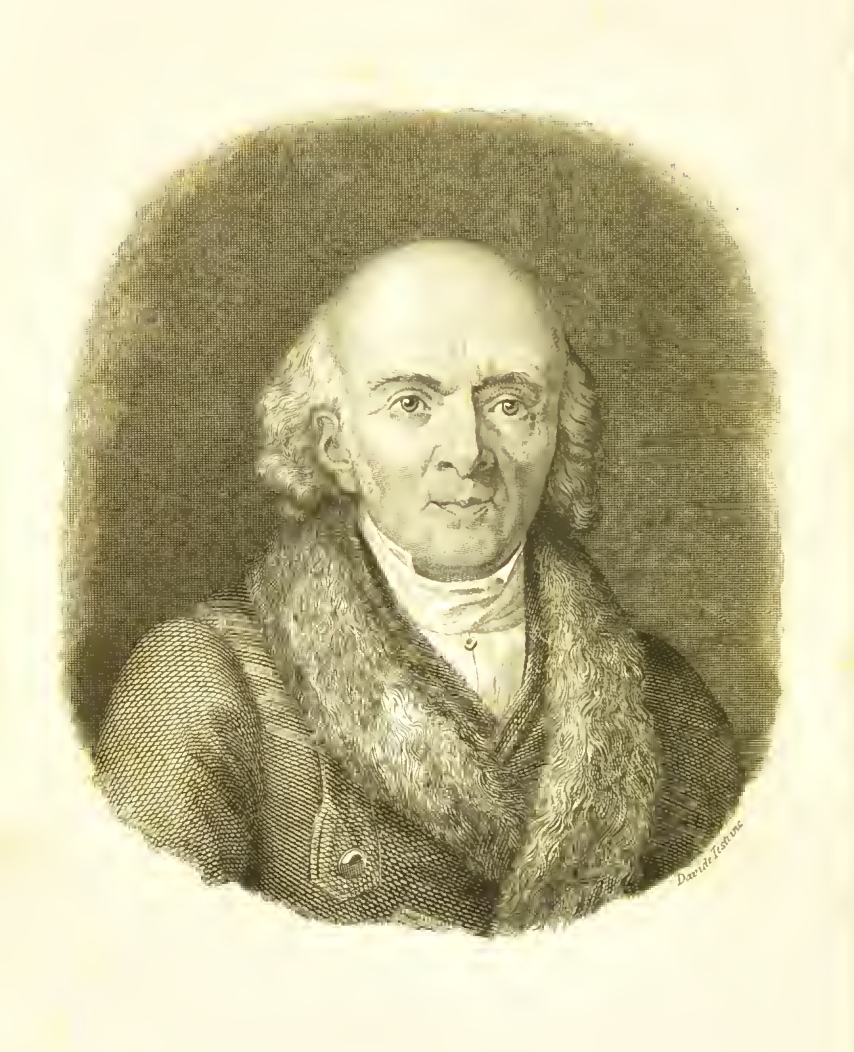




SAMUEL CHRISTIAN HAHNEMANN

L'HOMŒOPATHIE

OU

LA RÉFORME MÉDICALE

EXPOSÉE AUX GENS DU MONDE.

1° Considérations générales préliminaires.
2° Application pratique des principes et des moyens de l'homœopathie à la préservation des maladies; entr'autres du Choléra.
3° Théorie de l'action des petites doses.
4° Prophylaxie de quelques maladies des pays chauds, prophylaxie de la piqûre des serpents venimeux et traitement des brûlures.
5° Parallèle entre les méthodes allopathique et homœopathique.
6° Guérisons obtenues à l'aide de l'homœopathie.
7° Régime à observer pendant un traitement homœopathique.
8° Courte notice sur Hahnemann.
9° Statistique de l'homœopathie dans les différents pays.
10° Résultats des traitements dans les principaux hôpitaux homœopathiques d'Europe.

PAR LE DOCTEUR JAMES TOUCHON

MEDECIN-CONSULTANT

Maître en pharmacie, et membre de la Société Helvétique des Sciences Naturelles.

On n'allume pas la chandelle pour la mettre sous un boisseau, mais on la met sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.
S. MATTH. V, 15.

Orné du portrait de Hahnemann gravé sur acier.

FLORENCE

S'ADRESSER A LA TYPOGRAPHIE LE MONNIER;

ET EN SUISSE CHEZ J. P. MICHAUD, LIBRAIRE A NEUCHATEL.

1849.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AU VÉNÉRABLE ET PHILANTHROPE

BARON DE NECKER

INTRODUCTEUR DE L'HOMŒOPATHIE EN ITALIE

DOYEN DES HOMOEOPATHES

DOCTEUR EN MÉDECINE

CONSEILLER DE S. A. L'EX-DUC DE LUCQUES

CHEVALIER DE DIVERS ORDRES

ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

Comme un témoignage de respect et de reconnaissance

JAMES TOUCHON

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES PRÉLIMINAIRES.

La plupart des grandes découvertes ont commencé par paraître absurdes.
Mme DE STAËL, *De l'Allemagne.*

Étant souvent appelé à donner des explications sur l'homœopathie, dont beaucoup de personnes ne connaissent encore que le nom, j'ai pensé qu'un court exposé de cette doctrine, accompagné de quelques *faits*, pourrait être utile et offrir de l'intérêt: je vais donc présenter d'une manière simple et aussi claire qu'il me sera possible ce que ce vaste sujet offre de plus propre à intéresser un chef de famille, de paroisse ou d'institution, ainsi que toute personne qui aime à se tenir un peu au courant des progrès des sciences.

Je dédie cet opuscule d'abord au gracieux Public de la belle Florence, mais plus particulièrement à mes chers compatriotes. Ils l'accueilleront, j'en suis sûr, au moins avec indulgence, puisque en leur faisant connaître une réforme importante dans l'art de rétablir et de conserver la santé, réforme dont ils se font en général une très-fausse idée, je n'ai d'autre but que celui de leur être utile. Premier médecin neuchâtelois qui ait embrassé la réforme médicale, je suis tellement pénétré de la grandeur de ses résultats et de son avenir, qu'en être le propagateur surtout dans

mon pays est un désir aussi naturel qu'il est cher à mon cœur.

D'abord je me dois à moi-même autant qu'à mes lecteurs une explication. Partisan par conviction de la réforme que je vais exposer, je serai obligé, dans le parallèle des deux méthodes qui se trouvent en présence et en lutte dans certains pays, de faire ressortir plus que je ne le voudrais les errements de l'ancienne, mais j'ai toujours eu en vue l'allopathie non les allopathes, la doctrine non les personnes. Je suis rempli d'estime pour tous les médecins de ma ville natale, et je n'oublierai jamais qu'il se trouve parmi eux des amis et des doyens, en savoir comme en âge, qui ont pris intérêt à mon rétablissement, et m'ont donné des soins dont je leur serai toujours reconnaissant. Ce souvenir seul, à défaut de tout sentiment général de bienséance, eût suffi pour régler mes paroles.

Chacun sait d'ailleurs que parmi les représentants de l'allopathie il se trouve dans bien des pays des hommes que l'on peut appeler les *princes de la science;* mais l'on comprend que le maître qui enseigne, l'élève qui écoute, le médecin qui a écouté et qui pratique, se méfient d'une idée nouvelle, et préfèrent ordinairement rester fidèles à celles qui ont présidé à leur éducation. Pour ne parler que des célébrités de la Toscane où je me trouve, comment une doctrine qui s'appuye sur des noms tels que ceux des Bufalini, des Punta, des Puccinotti et d'autres encore, pourrait-elle rester sans prestige et perdre tout d'un coup ses prosélytes?

C'est très-volontiers que je rends au talent l'hommage qui lui est dû. Je me plais à reconnaître largement ce qui est: l'impartialité prouve le bon sens, la vérité et la bonne foi.

Ces hommes supérieurs réussissent souvent avec l'ins-

trument grossier et rapiéceté de l'allopathie; que serait-ce s'ils prenaient en mains l'homœopathie?

J'espère donc qu'eux aussi accueilleront avec bienveillance ce petit travail, que j'ai cru devoir publier en pensant qu'il y avait lâcheté à se taire lorsqu'on a la conviction que parler ou écrire peut produire quelque bien; j'espère même que plusieurs d'entre eux, surtout parmi les plus jeunes, seront engagés ainsi à faire des essais et à étudier la nouvelle matière médicale. S'ils s'y décident, j'ai la conviction qu'ils seront bientôt amplement dédommagés de leurs peines.

Un écueil dangereux contre lequel les médecins doivent se tenir en garde, c'est l'idée de vouloir allier, associer deux méthodes qui, comme on va le voir, sont par leurs principes complétement incompatibles. Quoique la méthode palliative puisse dans certains cas exceptionnels rendre des services, cette fusion est tout aussi impossible qu'être à la fois chrétien et musulman. Un jour, peut-être, je profiterai encore des loisirs d'une *villeggiature* pour faire paraître un autre travail plus soigné et plus complet.

Maintenant, je vais raconter de quelle manière, de profond sceptique que j'étais à l'endroit de l'homœopathie, j'en suis devenu un zélé partisan. De tout temps il a été dans mes habitudes de m'effacer, et de parler de moi le moins que possible; mais comme le fait suivant me paraît assez concluant et propre à intéresser sous plus d'un rapport, je me décide à le rapporter.

Mon père, qui depuis bientôt 40 ans exerce la médecine dans une des principales villes de la Suisse française, eut toujours l'espoir qu'un ou deux de ses fils feraient à leur tour partie du corps médical. C'est ce qui eut lieu avec un de mes frères, qui étudia à Paris et à Berlin où il reçut

le diplôme de Docteur. Mon goût m'aurait aussi porté à suivre la même carrière, mais comme l'un de nous devait prendre la direction d'une pharmacie dont mon père avait fait l'acquisition, je fus à 18 ans envoyé à Strasbourg pour y faire des études spéciales en pharmacie et sciences accessoires. Parmi les cours que je suivis à l'université de cette ville, je me rappellerai toujours avec plaisir celui de chimie donné par un savant compatriote, Mr le professeur Persoz, et celui de matière médicale du professeur Coze.

Plus tard, et après avoir été quelques années chef de pharmacie, je fus obligé de céder cet établissement en raison de ma santé, à laquelle ne pouvait convenir une vocation aussi sédentaire et aussi peu en rapport avec ma constitution délicate. De fréquents crachements d'un sang rouge et écumeux (hémoptysie, surtout en automne et au printemps, firent dire à tous les médecins (allopathes) qu'il n'y avait plus que le climat du midi qui pût me rétablir.

Après avoir donc pendant quelque temps encore pris inutilement, ou au moins sans amélioration durable, bien des remèdes, notamment l'élixir acide de Haller, l'acide phosphorique, l'extrait de ratanhia, l'alun, le cyanure de potassium et d'autres, sans parler des saignées qui ne furent pas négligées, et des grandes ventouses du Dr Junod, dont on fit aussi l'essai, je me décidai à partir pour l'Italie; mais le bon climat de Pise n'amena nullement l'amélioration qu'on en attendait: en effet, peu après mon arrivée, mes maux recommencèrent, et empirèrent au point que je dus passer tout l'hiver au lit.

J'avais cependant en arrivant consulté les premiers médecins de cette ville, justement renommée par son ancienne université et de célèbres professeurs, mais malheureusement chaque médecin avait une opinion différente et proposait une autre médication. Le premier auquel je

m'adressai était feu le Dr Carloni, médecin jouissant d'une grande réputation pour le traitement des maladies de poitrine. Après m'avoir percuté et ausculté attentivement, il me dit qu'il ne paraissait y avoir chez moi qu'un engorgement du poumon gauche, mais qu'également ma maladie exigeait les plus grands soins; il me fit appliquer d'abord un vésicatoire. peu après il m'ordonna sangsues et sinapismes, tout en me faisant prendre des purgatifs salins, aussi comme dérivatifs. Mon état allant malgré cela en empirant, puisque les crachements de sang passaient quelquefois au vomissement, je fis venir un autre médecin. Celui-ci, après m'avoir aussi questionné et ausculté, parut avoir sur le diagnostic une opinion différente: il me dit que loin de faire usage de purgatifs, je devais au contraire les éviter avec le plus grand soin, prendre des pilules composées de plusieurs substances qu'il prescrivit, et avaler chaque jour 2 ou 3 cuillerées d'huile de foie de morue. Je m'y conformai de même très-exactement pendant quelque temps, mais comme ce remède dégoûtant m'avait entièrement dérangé l'estomac, et que je me souciais fort peu d'essayer, à la place, une préparation d'*iode*, tant la confiance que j'avais dans les représentants d'Esculape avait baissé dans mon esprit, je commençai à écouter plus volontiers quelques amis, qui ayant été guéris par l'homœopathie me la recommandaient souvent et de la manière la plus pressante. Jusqu'alors j'avais beaucoup ri de cette idée, ne doutant point que les prétendus succès ne fussent l'effet et de leur imagination complaisante, et de pas mal de charlatanisme de la part d'un médecin simplement expectant: aussi, ma réponse habituelle était: « Que voulez-vous que me fassent votre homœopathie et ses globules, puisque des doses beaucoup plus fortes agissent si peu? Sans doute il est triste de faire l'expérience combien la médecine est

encore peu de chose lorsqu'il s'agit de guérir, mais la *partie* ne peut pas être plus puissante que le *tout.* »[1] Cependant, réfléchissant bientôt que tous les remèdes assez violents que j'avais consenti à avaler jusqu'alors n'avaient servi à rien; que continuer à les prendre presque comme des aliments, ne pouvait que me nuire en usant un peu plus vite ce qui me restait de vie; je me décidai, dans la persuasion d'ailleurs que si cela ne me faisait pas de bien, cela ne me ferait certainement pas de mal, à recourir en dernière ressource.... à l'homœopathie! — Mot terrible qui pour bien des gens est comme une espèce de fantôme ou le synonyme de médecine mystique et cabalistique, médecine des agonisants, dont on ne saurait naturellement trop se garder.

J'étais, je dois l'avouer, un peu attiré aussi par l'idée de voir à l'œuvre cette fameuse médecine, cet art de sorcier, et j'espérais bien vivre assez pour le dévoiler, si je n'eusse trouvé en lui qu'une misérable duperie.

Je partis donc pour Rome et me soumis à un traitement homœopathique, duquel, à mon grand étonnement, je me trouvai bientôt infiniment mieux. Une fois pourtant le sang revint, et je crus bien que mes misères allaient recommencer et continuer comme à Pise; mais le docteur, tout en préparant le remède convenable, me dit avec beaucoup de calme et cette assurance digne, qui naît non de la suffisance, mais de la conviction et de la foi en ses remèdes: « Soyez tranquille, cette rechûte ne sera rien; nous avons heureusement en homœopathie des moyens qui guérissent sans affaiblir: dans peu de jours vous pourrez recommencer vos promenades. » — Ce fut en effet ce qui

[1] Je n'envisageais alors l'homœopathie que comme une question de doses, tandis qu'elle est essentiellement, comme on le verra bientôt, une question de principe et de dynamisme.

eut lieu; ensuite après 6 à 8 semaines de traitement il me dit: « Ce cautère que vous entretenez depuis plusieurs années, vous pouvez le laisser fermer, car nous n'en avons plus besoin; il ne ferait désormais que vous épuiser et vous rendre irritable. » Comme un semblable langage était tout nouveau pour moi, puisque jusqu'alors on m'avait recommandé précisément le contraire, et que je n'avais pu encore me débarrasser tout-à-fait de mes anciens préjugés, je n'étais pas sans quelque crainte; cependant la confiance que j'avais prise était telle que je le fis sans hésiter et sans écouter ce que certaines personnes me disaient dans l'idée de m'en détourner: à présent je puis dire que je n'ai jamais regretté de l'avoir fait, et que peu après je me trouvai des plus heureux, d'être délivré d'un pareil assujettissement. Enfin, après 6 mois de traitement, ma santé était assez bonne pour que je pusse penser à faire de nouvelles études et à m'astreindre aux fatigues et examens qui furent nécessaires pour obtenir le diplôme de docteur en médecine.

Frappé, comme je l'avais été, de la grandeur des résultats obtenus avec des ressources en apparence si chétives, et trop jeune encore pour ne pas me créer une occupation, un intérêt, je me fis un plaisir et un devoir de retourner dans une Université, afin de compléter les études déjà faites en France; je m'y vouai donc avec zèle, et l'on comprendra que ce fut tout particulièrement *con amore* que j'étudiai la belle et bienfaisante méthode à laquelle, après Dieu, je devais la vie.

Mes études étaient à peine terminées, que déjà je me vis entouré d'une petite clientelle composée non seulement de pauvres, mais aussi de plusieurs familles étrangères, qui me prièrent de leur donner des soins. Les succès assez remarquables que j'obtins, notamment chez deux malades

abandonnés, qui paraissaient ne plus avoir que quelques jours à vivre, vinrent me confirmer encore, s'il en eût été besoin, la vérité de la loi des *semblables*. Aussi tout mon désir en la faisant connaître surtout dans mon pays, et en opérant comme médecin-consultant [1] tout le bien qu'il me sera possible, est-il de m'acquitter d'une partie de ma dette de reconnaissance, et de ne pas rester un ouvrier tout-à-fait oisif en présence de Celui qui guérit et opère continuellement.

J'ajouterai encore que Mr le Dr baron de Necker, introducteur de l'homœopathie en Italie, médecin de S. A. l'ex Duc de Lucques et le doyen des homœopathes, avec lequel j'ai eu l'honneur de m'entretenir, m'a encouragé dans mes efforts de la manière la plus bienveillante, et m'a témoigné assez de confiance pour me remettre ses clients à son départ: j'ai donc conservé son appartement et sa bibliothèque où se trouve un manuscrit, résultat de son expérience et de ses observations particulières.

Je ne terminerai pas ces préliminaires sans avouer que parmi les représentants de toute doctrine, aussi bien en homœopathie qu'en allopathie, il pourra toujours se trouver des hommes peu consciencieux, avides, intrigants, qui ne font de la noble vocation de médecin qu'une spéculation; c'est pourquoi il faut toujours faire bien la distinction entre l'*homme* et la *doctrine*. Il en est aussi qui soit par ignorance, calcul ou exaltation ridicule, ont la funeste habitude de promettre des cures tout-à-fait impossibles. C'est d'autant plus fâcheux, qu'aux yeux de bien des gens cela a déjà plus d'une fois compromis ou discrédité notre belle doctrine.

[1] Ma constitution délicate exigeant toujours des ménagements, je ne puis m'astreindre aux fatigues que peuvent supporter les médecins d'une santé forte et robuste; c'est pourquoi je me vois à regret obligé de renoncer au traitement des maladies aiguës, qui nécessitent de fréquentes visites à domicile.

D'un autre côté on m'accordera aussi que c'est une réforme digne de toute méditation que celle dont les terribles épreuves du choléra ont fait apprécier tous les services; qui n'a fait que grandir au milieu des entraves et des persécutions; qui de proscrite qu'elle était partout, se voit maintenant librement admise à toutes les frontières; qui possède maintenant dans les pays les plus civilisés une pratique immense et plusieurs hôpitaux publics; enfin qui de conquête en conquête, est allée s'asseoir sur les trônes de plusieurs grands Etats.

Une telle réforme vaut, ce me semble, la peine qu'on ne la juge pas légèrement, qu'on la prenne au contraire en sérieuse considération.

Voici ce qu'a écrit un médecin français, le Dr Grenier. qui, également conduit par un concours de circonstances, qu'on peut bien appeler providentiel, dans la noble, antique et malheureuse Rome, y fut aussi, peu de temps avant moi, comme frappé de la lumière nouvelle.

« On croit adresser à l'homœopathie une objection bien puissante, quand on lui dit qu'elle est repoussée par les hommes d'élite; mais les hommes d'élite ne reçoivent ni n'empruntent, ils ne croient qu'en eux-mêmes, ils sont les plus haut placés dans le *statu quo* et les plus aveugles; leur refus ne saurait donc être une autorité contre le progrès. — Les hommes d'élite abondent dans les académies, et pourtant est-il rien de risible comme l'Académie de France, au moins dans certaines décisions? En 1642 elle déclare que le sang ne circule pas, et en 1672, que la circulation est impossible. — En 1774, elle accorde l'inoculation; pendant 50 ans elle l'avait combattue: et comment l'accorde-t-elle? parce que trois princes français se sont fait inoculer sans sa permission. — En 1609, elle chasse un de ses membres pour avoir fait usage du *Quinquina, qui*

guérissait les malades malgré que la Faculté fût d'un avis contraire. — Sans Louis XIV, qui lui dut la santé, elle défendrait encore l'*émétique.* — En 1835 elle décida, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, que l'homœopathie est une simple négation ! Voilà les hommes d'élite ! — L'alphabet de la médecine est immense; nul ne peut se flatter d'en connaître toutes les lettres, même les hommes d'élite ! Il faut donc les laisser en arrière, quand ils s'obstinent à ne pas vouloir marcher en avant. » Si les vérités gagnent lentement du terrain, il faut bien se dire que rien désormais ne saurait en arrêter la marche.

Afin d'intéresser d'abord mes lecteurs, je commencerai non par un exposé théorique, mais par quelques *faits* qui auront pour eux plus d'attraits et pourront leur être souvent utiles. Dans ce but, je ne crois pouvoir mieux faire que de placer ici quelques mots sur les principaux et les plus sûrs *préservatifs* que l'homœopathie puisse offrir aux familles; car moyennant la petite collection qu'on peut facilement se procurer, les Instructions qui y sont ajoutées et celles que je vais donner, ceux qui doutent pourront avec un tant soit peu de bonne volonté se convaincre facilement, et ceux qui sont déjà persuadés, comme ceux qui ne connaissent pas encore ce sujet, ne seront pas fâchés, je pense, de le trouver ici, traité avec quelques détails.

Va donc, petite brochure ! puisses-tu apprendre à mes compatriotes à connaître et à apprécier la réforme qu'on appelle homœopathie ! Alors j'ai la conviction que comme ils ont toujours été amis des sciences et du progrès, d'indifférents qu'ils paraissent être, ils seront bientôt les plus zélés non seulement à l'étudier et à l'enrichir, mais encore à la répandre jusque dans les contrées les plus éloignées.

APPLICATION

DES PRINCIPES ET DES MOYENS DE L'HOMOEOPATHIE

A LA PRÉSERVATION DES MALADIES.

De même qu'en politique il y a plus de gloire pour un Gouvernement à prévenir la misère qu'à couvrir le sol d'hôpitaux et de maisons de bienfaisance; de même en médecine, celui qui se dévoue au bien de ses semblables, doit, lors même que cela soit souvent moins apprécié, chercher davantage encore à prévenir les maladies qu'à rendre la santé: car chacun sait qu'il est plus aisé de se garantir d'un mal et de l'arrêter à son début, que de s'en délivrer lorsqu'on lui a laissé le temps de se développer.

L'homœopathie, que les gens du monde appellent souvent la *médecine nouvelle*, étant une méthode aussi bien prophylactique que curative, l'on devrait recourir aux préservatifs non seulement pour les maladies épidémiques et contagieuses, mais plus encore pour neutraliser dans leur principe, et tout particulièrement chez l'enfant, les germes d'affections plus ou moins graves qui se développent avec l'âge.

Y penser davantage serait, il me semble, du devoir des parents; car un médecin prudent et habile peut déjà alors traduire l'expression des légères manifestations morbides qui apparaissent, et leur appliquer le remède qui répond homœopathiquement à leurs plus prochaines transformations.

Ces légères manifestations morbides auxquelles on fait ordinairement très-peu attention, ne sont le plus souvent que les signes éloignés de maladies, telles que la *phthisie*, les *scrofules*, le *carreau*, l'*épilepsie*, la *paralysie*, le *cancer*, que la médecine ordinaire cherche bien à guérir, mais jamais à prévenir. Au reste, ce n'est, on le comprend, ni en une fois, ni par un seul remède, mais par un traitement suivi, que la médecine peut atteindre ce but, et modifier petit à petit toute la constitution.

Serait-ce trop hasarder de dire que tel jeune homme meurt à 18-20 ans, parce que les symptômes morbides de son enfance ont été méconnus ou négligés? Nous ne le pensons pas, et croyons que la surveillance à exercer est encore plus importante chez la femme, que l'on ne devrait perdre de vue qu'après l'établissement de la menstruation.

Les nouveaux préservatifs que l'on doit au génie de Hahnemann, agissent tous à la manière du vaccin, qui préserve de la petite vérole *en substituant d'avance* dans l'organisme une action très-analogue, et propre par cela même à exclure toute influence de même nature.

C'est ce que l'on comprendra mieux si l'on réfléchit que pour qu'une maladie prenne naissance, il faut, d'un côté, une disposition particulière de l'organisme, puis l'action d'une cause déterminante de l'autre. Le but des préservatifs est d'empêcher certaines causes morbides d'agir sur nos corps.

Comme ces préservatifs sont encore peu connus, attirer sur eux l'attention des familles sera, je crois, un service que je suis heureux de pouvoir leur rendre. Pour leur donner une idée de ce qu'ils sont, et les mettre à même de profiter de quelques uns, tout en se convainquant de leur efficacité, voici des instructions sur la manière de faire usage d'une partie de ceux que possède l'homœopathie.

Belladonna.

Le premier préservatif dont le fondateur de la médecine homœopathique ait enrichi l'art médical a été la Belladonne contre la scarlatine (*febbre rossa, scharlach*).

Pendant une épidémie qui faisait beaucoup de ravages en Allemagne, il essaya, d'après des vues théoriques fort justes, de faire prendre une très-petite dose de ce remède à un grand nombre d'enfants, et, chose remarquable, aucun ne fut atteint. Ce fait, qui comme celui de la vaccine fut d'abord traité de vaine et absurde hypothèse, a été constaté entr'autres par le célèbre Hufeland, premier médecin de l'ancien Roi de Prusse; et depuis, cette action prophylactique a encore été mise à profit avec le plus grand succès dans beaucoup d'autres épidémies.

Lors donc que la fièvre scarlatine règne, on ne saurait trop recommander aux parents de donner à leurs enfants tous les 4 jours une dose de la préparation homœopathique Belladonna.

Pulsatilla.

La rougeole (*rosolia, masern*) est une maladie peu grave par elle-même; mais il n'est nullement nécessaire d'en être atteint puisque l'on possède à présent dans Pulsatilla un moyen très-sûr de s'en préserver.

J'observerai seulement que depuis une vingtaine d'années, la rougeole comme la scarlatine se trouvent souvent alliées à un principe de *miliaire*; c'est pourquoi on fera bien d'alterner leurs préservatifs respectifs avec *Aconit*,

de 4 en 4 jours, en donnant tantôt de l'un, tantôt de l'autre. La dose peut varier suivant la dilution qu'on employe. Dans la brochure d'Instructions qui accompagne chaque collection de préservatifs, on trouvera tous les détails relatifs aux doses.

La Pulsatille est une jolie petite anémone à fleur d'un violet foncé, qui croît dans les pâturages sablonneux, et sur les collines de plusieurs pays.

Quant à la Belladonne, chacun sait qu'elle appartient à la même famille que la pomme de terre et le tabac (solanées); elle croît dans presque toute l'Europe, notamment dans les endroits montagneux et au bord des forêts. Pour préparer le remède homœopathique, on se sert du suc de la plante entière récoltée au commencement de sa floraison; et il peut être utile de rappeler que son fruit qui mûrit dans le mois de septembre et présente assez bien l'aspect d'une petite cerise noire, a souvent causé des accidents très-graves, surtout chez les enfants qui s'étaient laissé tenter par sa forme comme par l'idée de se rafraîchir. En allemand on l'appelle, à cause de cela, *Tollkirsche* ou *Teufelsbeere*, c'est-à-dire *cerises* ou *baies du diable.*

Sulfur.

Le Sulfur a été signalé d'abord par le Dr Gross, puis reconnu par beaucoup d'autres médecins, comme neutralisant parfaitement les mauvais germes qui s'introduisent très-souvent dans le corps avec le vaccin; car ce dernier, après avoir passé un certain nombre de fois de bras à bras, est fréquemment altéré par des virus étrangers, tels que psorique, scrofuleux, dartreux etc. — Tant que les Gouvernements ne prendront pas des mesures qui

les mettront à même de fournir chaque année aux médecins un bon vaccin bien pur, il sera toujours prudent de donner aux enfants, environ 8 jours avant la vaccination, 1 ou 2 doses du préservatif Sulfur; puis après une douzaine de jours, lorsque la fièvre de l'éruption est entièrement passée, il faudra en donner autant, en laissant entre chaque dose quatre jours d'intervalle. — Les parents qui ont des enfants délicats, au teint un peu maladif et disposés aux rhumes de cerveau, aux éruptions, aux engelures, aux panaris, ou dont chaque coupure ou blessure ne guérit que difficilement, feront bien de leur administrer au printemps et en automne deux doses de 3 ou 4 globules, mais seulement à 15 ou 20 jours d'intervalle; car l'action du remède loin de s'éteindre, comme on pourrait le croire, continue au contraire assez long-temps après qu'on l'a pris. — Bon nombre d'adultes se trouveront aussi très-bien d'en faire autant.

Le lecteur, qui sait qu'on prend souvent du Soufre, même par cuillerées à café, ne comprendra sans doute pas qu'une dose aussi infiniment petite puisse avoir de l'action; et cependant rien n'est plus vrai: moi-même, dans ma pratique, j'ai souvent eu l'occasion de le constater. Le soufre à l'état brut ou de nature n'étend guère son action qu'aux organes qu'il touche, et ne fait presque que balayer le tube digestif, en ne produisant que quelques uns de ses symptômes les plus généraux; mais lorsqu'il a subi préalablement une désagrégation de ses molécules, au moyen de longues triturations et succussions, il développe alors toute sa puissance, et possède une sphère d'action infiniment plus étendue qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Pour neutraliser un virus de nature miasmatique, il faut, à ce qu'il parait, un médicament qui ait aussi en quelque sorte passé à l'état de miasme.

Chacun connait la coutume de donner aux jeunes chiens un peu de fleur de soufre, afin de les préserver de la maladie à laquelle ils naissent sujets. Eh bien, les succès qu'on obtient ainsi par une pratique empirique et au moyen d'une seule substance à l'état brut, on peut maintenant les obtenir sur l'homme, d'une manière beaucoup plus sûre, par l'administration rationnelle des modificateurs puissants, nombreux et variés de l'homœopathie.

Nous avons en France un honorable confrère, médecin en chef d'un hôpital, qui a fait beaucoup d'expériences sur la préservation des maladies chroniques et héréditaires, c'est le Dr Gastier de Thoissey, qui assure que parmi les personnes qui ont recherché le bienfait de la prophylaxie, se trouvent plusieurs mères dont *tous* les enfants jusque là avaient succombé, dans un temps fort rapproché de leur naissance, à l'hydrocéphale, au croup, aux convulsions, affections les plus communes et les plus redoutables de la première enfance, et qui, après un traitement convenable, tant pendant la gestation qu'après, ont vu leur famille croître florissante et désormais à l'abri de tous ces maux. Je crois donc devoir appeler l'attention des médecins et des hommes d'état sur une méthode qui produit déjà de tels résultats et qui parviendra un jour, on peut l'espérer, à régénérer l'espèce humaine.

Arnica.

L'Arnica a la propriété d'empêcher les accidents surtout cérébraux que détermine souvent une chûte ou une forte commotion. A cet effet l'on prendra de suite d'une solution de 4 à 6 globules de la 6me puissance dans un demi-verre d'eau pure, toutes les 2, 3 ou 4 heures une

cuillerée à café, et s'il est besoin, on en continuera l'usage pendant deux ou trois jours, en observant un repos complet et se bornant à prendre une nourriture légère et presque froide. S'il y a eu en même temps grande frayeur, on donnera préalablement une dose sèche d'Aconit; puis contre les lésions externes qui auraient pu résulter de la chûte ou du coup, de même contre les *foulures*, *piqûres d'insectes et autres*, *écorchures*, *entorses*, *luxations*, etc., il n'y a pas de meilleur vulnéraire que des compresses d'eau aussi froide que possible, dans laquelle on aura versé un peu de bonne *teinture d'Arnica* (15 à 20 gouttes dans un verre d'eau). Il est seulement à observer que lorsqu'il y a *plaie*, ou que l'épiderme est plus ou moins enlevé, il faudra en mettre moins que lorsque cela n'a pas eu lieu. La même observation est à faire chez les personnes qui ont la peau extrêmement délicate. On l'employe aussi avec succès après l'extraction difficile et douloureuse d'une dent; après un accouchement laborieux, où les organes auraient été fatigués, distendus, contus; après de violents efforts des membres, une marche forcée, etc.

Dans tous ces cas, l'eau arniquée en gargarismes, en compresses, en lotions, est employée avec grand avantage, de même qu'après toute opération chirurgicale: aussi cette teinture, très-appréciée partout où elle est connue, est d'un usage fréquent, surtout dans les maisons où il y a des enfants, et c'est avec raison qu'on l'a appelée le premier remède *chirurgical* de l'homœopathie. Il va sans dire qu'on l'employera avec le même succès dans les accidents analogues, qui peuvent survenir aux animaux domestiques.

Maintenant on a aussi un taffetas gommé, préparé avec l'arnica, qui est bien préférable au taffetas dit d'Angleterre.

L'Arnica, plante de la famille des Corymbifères, habite

les hautes montagnes: ses fleurs sont grandes, radiées, d'un beau jaune, et ses fruits à aigrettes plumeuses.

Pour préparer la teinture, on se sert de la plante entière et surtout de la racine; mais pour en retirer toute son efficacité, il faut qu'elle soit aussi fraîche que possible, et qu'elle ait été récoltée avec soin, non sur un terrain couvert de mousse.

Les Allemands dans leur riche et belle langue l'appellent *Berg-Wohlverleih,* c'est-à-dire *Bienfaitrice des montagnes,* qualification vraie qui ne pourrait être mieux appliquée.

Drosera.

La préparation Drosera a été employée avec succès comme préservatif de la coqueluche (*tosse canina, keuchhusten*), maladie caractérisée par une toux convulsive revenant par quintes et qui tourmente beaucoup les enfans. Elle se montre quelquefois en épidémie vraiment meurtrière, car un historien assure qu'en 1580 elle enleva à Rome 9000 enfants.

Une fois qu'il est reconnu que cette maladie règne épidémiquement, il conviendra de donner aux enfants, surtout de un à sept ans, tous les quatre jours une dose de ce préservatif; mais il sera bon de l'alterner avec l'Aconit ou tel autre remède qui répondra le mieux au caractère particulier de l'épidémie régnante: c'est ce qu'un médecin sera seul à même de préciser.

La Drosera est une très-petite plante qui croît dans le nord de l'Europe. Ses feuilles rondes sont couvertes de poils glanduleux rougeâtres, dont chacun suinte au soleil une goutte d'eau limpide, âcre et mucilagineuse: de là son nom de *Sonnenthau*, ou *Rosée du Soleil.*

Aconit.

L'Aconit prévient les suites fâcheuses d'une *frayeur*, de même que celles d'un réfroidissement surtout en hiver : ainsi une dose prise immédiatement après, ou bien deux doses, à une heure d'intervalle, arrêtent dans son principe, non seulement un catarrhe, un rhume, une esquinancie, mais même le *Croup*, fait que tous les médecins homœopathes ont été à même de constater.

Dans ce dernier cas, l'Aconit, par la propriété énergique dont il est doué d'arrêter au début l'inflammation du larynx, empêche la formation de la fausse membrane, dont la présence amène ordinairement l'asphyxie et la mort. Après le premier accés de cette toux croupale assez connue, qui presque toujours survient brusquement au milieu de la nuit, il faut s'empresser de mettre sur la langue de l'enfant une dose sèche d'Aconit, puis la répéter le lendemain matin, et ainsi après chaque quinte de toux. Ce remède remplace parfaitement les sangsues, arrête l'inflammation beaucoup mieux qu'elles ne pourraient le faire, et n'affaiblit jamais.

Parmi les personnes que je pourrais citer, deux fois dans le courant de l'année dernière un ami de cette ville a été dans le cas d'en faire l'expérience sur ses enfants, et cela avec un plein succès.

C'est donc un antiphlogistique des plus précieux que l'on doit conseiller particulièrement aux familles qui, souvent en voyage ou à la campagne, peuvent se trouver éloignées des secours du médecin.

L'Aconit, plante de la famille des Renonculacées, a été appelée ainsi d'un mot grec qui signifie *rocher*, parce qu'elle

habite en effet les hautes montagnes; et, chose curieuse, les Allemands l'ont de tout temps appelée *Sturmhut*, ce qui signifie littéralement *Abri de la tempête*.

On la trouve principalement sur le sommet des Alpes, au Righi, à Chasseral et dans d'autres localités, mais toujours dans une région plus élevée que le *Veratrum* dont nous parlerons bientôt, et qui est aussi une plante assez commune en Suisse. Il va sans dire que ces plantes, semées dans des jardins, ne seraient nullement propres à l'usage de la médecine.

Les fleurs de l'Aconit sont des plus gracieuses, d'un bleu foncé et disposées en belles grappes pyramidales; leur calice n'est point verdâtre, mais formé de 5 folioles également bleues, dont la supérieure est recourbée en forme de casque sur les pétales proprement dits. Telle est la plante dont le suc récemment exprimé sert à préparer le médicament qui porte son nom. Les gens de la campagne, qui la connaissent bien, l'évitent, et avec raison, car ils ne voient en cette plante qu'un terrible poison, une ennemie redoutable dont la vue suffit pour lès effrayer; mais nous, qui savons par Hahnemann tout le parti qu'on en peut tirer, en l'administrant d'après la loi des semblables,[1] nous la saluerons toujours comme une amie et l'un des dons les plus magnifiques du Créateur.

Cocculus.

Le Cocculus est souvent, ainsi que j'ai été à même de le vérifier, un très-bon préservatif contre le *mal de mer*, surtout

[1] Grâce au génie de Hahnemann, la boussole, la *loi* qui préside à la guérison des maladies, est enfin trouvée; et comme cette loi n'est pas d'invention humaine, elle restera immuable comme Celui qui l'a dictée. Aux hommes maintenant, ce fil conducteur en main, à restreindre toujours davantage les limites de l'art de guérir.

lorsque celui-ci provient plus encore d'une disposition particulière de l'estomac que de l'agitation de la mer. D'abord il est important, lors même qu'un repas est servi sur le bâtiment, de bien dîner une heure et demie avant de s'embarquer; puis lorsque le moment de s'y rendre est venu, on prend une dose sèche de ce préservatif, que l'on réitérera de temps en temps, si cela est nécessaire; ensuite, une fois sur le bateau, il est bon, lorsqu'on est sujet au mal de mer, de rester couché, et à l'air le plus possible.

Les enfants au-dessous de dix ans souffrent rarement des voyages sur mer, et les personnes faibles et souffrantes en éprouvent quelquefois beaucoup de bien; cependant, lorsqu'il y aura possibilité, il sera bon de choisir le bâtiment qui balance le moins et de préférer le moment où la lune est pleine, vu que c'est celui où on a le plus de chance d'avoir une mer calme. Lorsque le trajet doit être un peu long, il importe d'éviter la constipation, qui est très-souvent accompagnée de maux de tête assez pénibles; mais comme il n'est pas possible de donner ici des directions, qui doivent nécessairement varier suivant les personnes, il sera toujours utile de consulter son médecin avant de partir.

J'observerai encore que le Cocculus prévient aussi les vertiges et autres incommodités que le simple *mouvement d'une voiture* fait éprouver à certaines personnes délicates.

Veratrum.

Le Veratrum était déjà employé avec succès par Hippocrate dans les cas de cholérine; mais Hahnemann, l'Hippocrate du nord, lui a découvert la précieuse propriété de préserver de la terrible maladie qu'on appelle *Choléra asiatique*.

Parmi la quantité innombrable de témoignages que je pourrais citer à l'appui de ce fait remarquable, en voici quelques-uns qui suffiront probablement pour dissiper les doutes bien naturels que l'on pourrait avoir.

A Pétersbourg, les Drs Hermann et Zimmermann, qui en 1831 furent chargés par le Gouvernement de la direction d'un hôpital de cholériques, ont assuré que parmi tous ceux de leurs clients qui ont fait usage de ce préservatif, aucun n'a été atteint.

Le Dr Marenzeller, médecin en chef des troupes en Bohême, a assuré aussi que le Veratrum s'était montré un préservatif *parfaitement sûr* contre le fléau; de plus, même témoignage unanime a été rendu par les nombreux médecins homœopathes de Saxe, de Pologne, de Hongrie et de Vienne, parmi lesquels on compte le célèbre Docteur Hartung, médecin en chef des troupes actuellement en Italie.[1]

La manière d'en faire usage consiste en une dose dissoute dans une cuillerée d'eau pure, prise également tous les 4 et même tous les 2 jours pendant tout le temps que le Choléra règne dans l'endroit où l'on se trouve; mais il est clair qu'en même temps il faut observer certaines précautions hygiéniques, s'abstenir de *café*, se vêtir chaudement, ne pas avoir peur et ne point faire usage de *Camphre*, qui neutraliserait complètement les effets du Veratrum.

Chez les personnes qui décidément ne pourraient s'astreindre à certaines observances diététiques, on peut faire

[1] Le Dr Hartung doit sa haute réputation à plusieurs guérisons très-remarquables. D'abord celle du maréchal Radetsky en 1840, guéri en peu de mois d'un fongus à l'œil, maladie mortelle, et déclarée telle par plusieurs médecins et professeurs allopathes: puis à Cracovie, il s'était précédemment mis à dos la Faculté entière pour s'être permis de guérir un Comte polonais aliéné depuis vingt ans, et qui avait passé par toutes les autres méthodes à peu près sain et sauf, mais toujours fou.

prendre le Veratrum à la manière du Dr Séverin,[1] c'est-à-dire tous les deux soirs et même tous les soirs 1 ou 2 gouttes d'une basse dilution sur un peu de sucre. L'homœopathicité du remède étant l'essentiel, il agira ainsi également bien, seulement l'action dure moins long-temps; de plus elle est quelquefois précédée d'effets primaires (nausées, légères coliques etc.) dont on peut très-bien se passer. Sans être exclusif, je préfère, tout bien considéré, l'administration en globules, comme convenant mieux aux personnes délicates et à la généralité des malades.

Quelques médecins homœopathes ont proposé de l'alterner avec *Cuprum* qui est un préservatif presqu'aussi efficace, mais cela ne me paraît pas nécessaire, et tout ce que l'on pourrait conseiller serait de porter pendant le jour une petite plaque de cuivre sur la peau du creux de l'estomac. Tous les soirs il sera bon alors de l'ôter et de bien l'essuyer, afin qu'elle soit toujours très-propre.

J'observerai que la même préparation de *Veratrum* peut aussi comme moyen curatif rendre de grands services, surtout en voyage ou à la campagne, lorsqu'il survient, parfois subitement et sans cause appréciable, vomissements plus ou moins violents avec diarrhée, coliques ou tranchées, froid dans les extrémités, grande faiblesse avec angoisse, quelquefois même mouvements convulsifs, tremblement, accès d'évanouissement.

[1] Le Dr Séverin qui se fit, en 1840, connaître à son passage à Florence par la guérison inespérée du doyen de la Faculté de médecine, vient d'être obligé, à cause de l'ombrage qu'il portait aux médecins allopathes, de quitter Vevey, où il pensait séjourner une année ou deux : il est vrai que souvent il était appelé à suffire à plus de 100 consultations par jour, ce qui devait naturellement porter préjudice aux médecins du pays ; mais il me semble que le Conseil d'Etat, qui là ne reçoit ses pouvoirs que du Peuple-Souverain, aurait dû tenir quelque compte de la pétition que lui ont adressée un grand nombre de citoyens qui, depuis 7 ou 8 mois que notre collègue était à Vevey, avaient été guéris ou soulagés par ses soins souvent gratuits.

Dans ces cas de *cholérine* sporadique, qui ne sont point rares en été, surtout chez les personnes qui mangent beaucoup de fruits, il faut dissoudre au plus vite 6 à 8 globules de Veratrum dans un verre d'eau fraîche, rempli aux deux tiers, puis en faire prendre une cuillerée à café toutes les 5, 10 ou 15 minutes, selon la gravité des symptômes.

Lorsqu'après une demi-heure ou une heure le mieux commence à se faire sentir, il convient d'éloigner les doses et de ne plus donner du remède que toutes les heures, puis toutes les deux et toutes les trois heures. Si le malade demande à boire, on peut lui donner de temps en temps une petite gorgée d'eau bien froide, et une fois la crise passée, de l'eau de riz, du bon bouillon avec du sagou ou du salep, mais toujours peu à la fois.

Il va sans dire que si pendant une épidémie de choléra ces symptômes se manifestaient chez une personne par suite d'imprudences ou d'excès, il faudrait se hâter, tout en faisant chercher le médecin, de faire suivre le même traitement, afin de ne pas perdre un temps qui est toujours précieux.

Les personnes qui, éloignées de tout secours, désireraient plus de détails sur les soins à donner, les trouveront dans une brochure assez détaillée qu'a publiée en 1848 le Dr Jahr de Paris.

Quoique le choléra paraisse s'approcher, espérons que nous n'aurons jamais besoin de recourir à ces précautions.

Hyosciamus.

Une maladie contre laquelle on ne saurait trop se hâter de suivre un traitement préventif tant interne qu'ex-

terne, c'est l'hydrophobie ou la *rage*, qui peut se manifester à la suite d'une morsure de chien enragé.

Chez ces animaux la rage spontanée peut provenir de plusieurs causes, mais surtout du défaut de soins et du manque de bonne eau; elle se déclare quelquefois dans les froids rigoureux de l'hiver, mais surtout pendant l'été lorsqu'on est à la campagne, et le plus souvent éloigné de tout secours.

Lors donc qu'un enfant ou un adulte aurait été mordu par un chien que toutes les apparences pourraient faire supposer enragé, il sera prudent de le soumettre de suite à un traitement de précaution. Voici celui que je conseille.

Il faut commencer par faire prendre immédiatement à la personne une dose d'*Aconit* à cause de la frayeur qu'elle aura naturellement éprouvée; puis on lavera soigneusement la morsure avec de l'eau froide dans laquelle on aura versé un peu de *teinture mère* de Belladonna. Cela fait, on exposera la partie mordue à une forte chaleur, comme celle d'un charbon ardent ou d'un fer rougi, mais sans que le contact soit immédiat, et qu'il en résulte pour le patient *la moindre brûlure*; de plus, celui qui aura lavé la morsure fera bien d'y exposer aussi ses mains avant de les laver à l'eau de savon.

Cette opération terminée, on donnera, une ou deux heures après la prise d'Aconit, une dose du préservatif *Hyosciamus*, dissoute dans une cuillerée d'eau: puis le lendemain matin une dose semblable de *Belladonna* également dissoute: c'est la même préparation que celle mentionnée en tête de cette brochure. Ce traitement sera continué ainsi pendant une dizaine de jours, en alternant ces deux médicaments un jour de l'un et le lendemain de l'autre. Enfin on aura soin chaque jour d'arroser de temps en temps la plaie avec de l'eau contenant de la *teinture*

mère de Belladonna dans la proportion d'environ 15 gouttes pour un litre d'eau.

Moyennant ces précautions, la personne mordue peut être parfaitement tranquille: si elles sont bien observées et faites à temps, il ne pourra résulter de la morsure aucune suite fâcheuse; du moins un certain nombre de faits rapportés par des médecins dignes de toute confiance, donnent tout lieu d'espérer que ce traitement ne fera jamais défaut.

La *jusquiame noire* (Bilsenkraut) qui appartient à la famille des Solanées, est une plante assez commune dans les lieux incultes, ainsi que dans le voisinage des habitations; fraîche, elle est d'un vert terne et son odeur forte et désagréable; de plus, elle offre à l'œil quelque chose de triste et de repoussant.

Comme moyen curatif, on l'employe avec succès dans le traitement de beaucoup d'affections, surtout de nature *spasmodique*; et comme elle a une action spéciale sur les nerfs de la respiration, lorsqu'à la suite d'un réfroidissement, d'une frayeur ou d'une contrariété, il surviendrait chez un enfant ou chez un adulte une *toux seche crampoïde*, surtout la nuit et dans la position couchée, on obtiendra ordinairement de très-bons effets avec quelques doses de la même préparation *Hyosciamus*, qu'il conviendra le plus souvent de faire précéder d'une dose d'*Aconit*.

Un moyen domestique qu'on employe quelquefois contre les maux de dents, c'est la vapeur qui s'élève de la graine de jusquiame projetée sur des charbons ardents, mais on ne saurait assez le déconseiller, car assez souvent il détermine de graves accidents.

Je me vois conduit à placer ici quelques mots sur les secours à donner dans les cas d'empoisonnement, qui peuvent survenir surtout à la campagne, par la *jusquiame*, la *belladonne*, l'*aconit*, la *pomme épineuse*, la *laitue vireuse*, la *grande ciguë*, la *morelle noire* ou autres plantes vénéneuses.

La règle générale est :

1° *de provoquer au plus vite le vomissement.* — Au lieu d'administrer ce qu'on appelle un vomitif énergique (sulfate de cuivre ou de zinc) qui n'est autre chose qu'un poison presqu'aussi nuisible, il vaut mieux chatouiller le gosier avec une barbe de plume ou quelque chose de semblable et boire souvent de l'eau tiède, ce qui suffira dans la plupart des cas.

2° *de diminuer l'action du poison* par tous les moyens que l'on a à sa portée. Il va sans dire que le choix de ces moyens doit varier suivant la nature du poison ingéré: ainsi, les *acides* corrosifs (huile de vitriol, eau-forte, esprit de sel etc.) demandent l'emploi de substances absorbantes, mais au lieu de perdre un temps précieux à faire chercher de la magnésie, on aura recours aux cendres, au savon ou à la craye délayée dans suffisante quantité d'eau, puis on fera prendre du lait et de l'huile, qu'on peut donner aussi en lavement. — Si au contraire c'est un *alcali* (potasse, soude, alcali volatil etc.) qui a été avalé, on le neutralisera par de la limonade sulfurique, ou à défaut par des boissons acidulées avec du vinaigre ou du jus de citron.

Pour ce qui est des *narcotiques*, comme les plantes susmentionnées, l'opium, les champignons vénéneux etc., c'est à tort qu'on a conseillé comme antidotes les acides végétaux étendus; car loin d'atténuer l'effet du poison, tant qu'il n'a pas été entièrement rejeté, ils en facilitent au contraire l'absoption en dissolvant leurs alcaloïdes ou principes les plus actifs. — Dans ces cas, il vaudra donc mieux,

tout en facilitant les vomissements, donner du *camphre* à respirer et faire boire du *café* noir et fort, surtout s'il y a narcotisme, c'est-à-dire tout ou partie des symptômes suivants: engourdissement général, assoupissement plus ou moins profond, vertiges, nausées, état d'ivresse ou d'apoplexie, délire sourd et continuel, dilatation des pupilles, gonflement des yeux, mouvements convulsifs, etc.

Lorqu'on ne connait pas la nature du poison qui a été ingéré, et qu'il y a douleurs violentes, il faut faire boire beaucoup d'eau sucrée, à laquelle on aura mêlé une bonne quantité de *blanc d'œuf*.

En tout cas, il sera bien, si cela est possible, de réclamer au plus tôt les secours d'un médecin éclairé.

Camomilla.

La *Chamomilla* est le dernier préservatif que je mentionnerai, mais qui n'est ni moins curieux, ni moins étonnant dans ses effets.

Une ou deux doses de la préparation globuliforme *Chamomilla,* prises de suite après un accès de *colère*, préviennent toujours les dérangements nerveux et bilieux qui se déclarent ordinairement après; ensuite comme la Camomille en infusion est encore un des remèdes domestiques dont on abuse le plus, j'indiquerai les principaux cas dans lesquels, préparée à la manière homœopathique, elle pourra, comme moyen curatif, se montrer vraiment efficace.

D'abord dans certains *maux de dents*, surtout avec fluxion, [1] puis dans la *migraine* ou céphalalgie sémilaté-

[1] L'on ne trouvera jamais un spécifique qui puisse guérir tous les maux de dents, car l'on commence à comprendre que le remède doit varier suivant l'espèce d'odontalgie et la cause du mal. C'est ce qui m'a engagé à faire venir,

rale tractive et lancinante, principalement le matin en se levant; de plus dans certaines douleurs qui, comme les crampes d'estomac, proviennent beaucoup plus souvent qu'on ne le pense de l'abus du café. Ce remède se montrera également efficace contre les *coliques* avec douleurs violentes, flatuosités et selles diarrhéïques, ainsi que cela peut arriver par la simple impression du froid, de même contre les *coliques menstruelles*; enfin on le donne ordinairement avec succès contre l'*insomnie* avec agitation nerveuse. En général, chez les petits enfants, lorsqu'ils crient et se débattent, en ramenant les genoux vers le tronc pour les rejeter vivement; de même chez les femmes enceintes, ou en couche, comme chez toutes les personnes d'une constitution *irritable et nerveuse*, c'est dans une foule de cas un excellent calmant, beaucoup plus efficace que le sirop de pavots et l'opium, dont on fait encore un si fâcheux abus.

On donnera une solution de 4 à 6 globules de la 18e ou de la 24e dynamisation, dans un verre d'eau pure, rempli aux deux tiers, toutes les 1, 2 ou 3 heures, suivant les circonstances, une cuillerée à café aux enfants, et une dite à soupe aux grandes personnes.

Cette préparation de Camomille peut, comme on le voit, servir de moyen curatif aussi bien que de moyen pré-

en même temps que d'autres remèdes, un certain nombre de collections d'odontalgiques homœopathiques; et afin de mettre, dans la plupart des cas, chacun à même de se guérir promptement de ce mal douloureux, j'ai composé, pour y être joint, une petite brochure d'instructions détaillées, en langues italienne et française, surtout d'après les traités spéciaux qui ont été publiés en langue allemande, il y a quelques années, par deux dentistes distingués. Après s'être convaincus l'un et l'autre que la cause était interne, et que le plus souvent il valait mieux éviter l'opération, ils ont fait des études en médecine, puis ont repris leur spécialité, mais pour s'y vouer d'une manière toute différente. Ce sont les Docteurs Altschule de Prague et Gutmann de Leipzig.

servatif; mais il n'en faudrait pas conclure qu'il en soit toujours ainsi, car de ce qu'une substance jouit de propriétés préservatrices, il ne s'ensuit point qu'elle soit douée d'un pouvoir curateur: le plus souvent lorsque c'est le même remède, on est obligé de recourir à une autre préparation, et encore il est besoin de la varier suivant la constitution, l'âge, le sexe, les idiosyncrasies et bien d'autres considérations auxquelles un médecin peut seul avoir égard.

Les effets qu'on obtiendra avec des moyens en apparence si faibles, sont bien propres a étonner et à intéresser les personnes qui ne se font pas encore une idée nette de l'homœopathie; car il est difficile de croire à l'efficacité de doses aussi petites, tant qu'on n'a pas *vu* quelques faits qui parlent en leur faveur. L'on comprend très-bien que des remèdes qui, comme la camomille et d'autres, étaient avalés par tasses d'infusion ou en substance, ne puissent jamais nuire lorsqu'on les prend à doses au moins mille fois plus petites; mais ce qui paraît tenir du merveilleux, c'est que ces doses puissent réellement agir.

Il y a deux manières de se convaincre qu'elles sont non seulement suffisantes, mais même nécessaires: l'une est la voie d'expérimentation, l'autre la voie du raisonnement (théorie).

La première, dans une science où le *fait* domine, est la plus concluante; et chacun, moyennant un médicament bien préparé et un peu de bonne volonté, pourra la tenter et s'assurer ainsi de la vérité du principe homœopathique. En effet, au moyen de quelques expériences faites avec soin, on pourra s'assurer ou que la Camomille à dose homœopathique n'agit pas du tout, et alors tous les homœopathes des deux hémisphères seraient des ignorants ou des imposteurs que les Gouvernements devraient faire connaître au plus tôt, avant que le nombre en devînt plus

grand; ou bien l'on reconnaîtra qu'elle agit précisément comme je l'indique.

Si, dans cette dernière supposition, l'on persistait cependant à croire qu'elle aurait agi tout aussi bien, et même mieux, plus vite surtout, à la manière ordinaire, qu'on fasse un essai comparatif dans le premier cas aussi semblable que possible qui se présentera, en employant ce remède comme d'habitude, c'est-à-dire sous forme d'infusion plus ou moins forte de la fleur, et l'on reconnaîtra bientôt que la Camomille, prise ainsi, loin de calmer, comme elle l'avait fait à dose homœopathique, jettera au contraire le malade, déjà excité, dans une agitation beaucoup plus grande encore.

Cette double expérience, plusieurs fois répétée, sera, il me semble, assez concluante; et si elle ne parvient pas à produire d'abord une pleine conviction, au moins engagera-t-elle toute personne de bonne foi à ne plus juger une doctrine à la légère et sans la connaître.

Quant à la théorie, quoiqu'il y aura toujours une foule de choses qu'il sera impossible à l'homme d'expliquer, je dirai cependant quelques mots pour démontrer que dans l'homœopathie il n'y a absolument rien qui choque le bon sens ou qui soit en contradiction avec le progrès des sciences.

THÉORIE DE L'ACTION DES PETITES DOSES.

Mens agitat molem.

La matière qui est inerte ne sert que de support aux forces, et l'action médicamenteuse spécifique, toujours identique à elle-même, indique une force latente à divers degrès dans les différentes substances.

E tenendo la Natura *per maestra, eviteremo quelli scogli e quelli errori, a cui sono andati soggetti tutti coloro, che nel determinare la Patologia del sistema ec. ec.*

Puccinotti, Malattie nervose.

L'Auteur de la création que les Indiens appellent, avec raison, le Grand-Esprit, semble faire assez peu de cas de la matière et animer tout de son souffle tout-puissant. Ainsi nous voyons d'abord que l'univers est régi par un système de *forces* et obéit à des *lois* auxquelles ne peuvent se soustraire pas plus les mondes et les colosses de notre globe, que le morceau de pierre ou de métal (attraction, cohésion, cristallisation etc.). Puis si nous passons à l'homme, nous savons très-bien qu'il y a en lui deux choses essentiellement distinctes, quoique intimement unies, deux choses qui exercent l'une sur l'autre, relativement à la santé, une immense influence; c'est la partie *spirituelle*, la force vitale, d'un côté, et la *matière*, de l'autre. Eh bien, il semble qu'il y ait quelque chose d'analogue jusque dans les substances de l'apparence la plus inerte. Sans doute chez l'homme, et bien plus chez sa compagne, dernière création, tous deux formés à l'image de Dieu, la sensibilité se manifeste ordinairement davantage, et se fait sinon voir, au moins sentir continuel-

lement.[1] Il n'en est pas de même dans ce qui est d'une création bien antérieure, c'est-à-dire dans le règne végétal et minéral: ici, et surtout dans ce dernier, la force ou la partie virtuelle y est presque toujours à l'état *latent,* quoique sans doute à des degrés très-différents.

Les anciens physiciens avaient bien dit que la matière était inerte par elle-même, mais ils n'avaient jamais songé à en déduire toutes les conséquences pratiques qui en résultent, surtout pour l'art de guérir. A Hahnemann était réservé la gloire de découvrir et de poser à côté de sa nouvelle notion sur le dynamisme vital, ce qu'on appelle maintenant le *dynamisme médicamenteux* (de δυναμις, force, développement de force), et de démontrer que par un *frottement et broiement prolongé,* l'on pouvait développer des propriétés très-énergiques, même chez des substances qui à l'état de nature sont complétement dépourvues d'action. C'est ce qui a lieu, par exemple, avec la silice, le sous-carbonate de chaux et le charbon, que l'homœopathie emploie très-souvent et avec le plus grand succès.

Cela étonnera moins celui qui ne sait pas encore séparer l'idée de force de l'idée de matière, s'il réfléchit que le calorique, l'électricité, la propriété attractive de l'aimant dans certaines substances, celle de l'ambre ou de la cire dite d'Espagne, et l'action si subtile de certains miasmes, ne sont que *le résultat du frottement.*

Et d'ailleurs, est-il toujours besoin de la présence matérielle d'un remède pour qu'il agisse sur nos organes? Ne voyons-nous pas que le millionième enfant vacciné, après que l'on a fait usage d'une goutte de vaccin primitif, est tout aussi bien à l'abri de la contagion variolique que le

[1] Je crois qu'entre le corps et la force vitale se trouve l'*âme*, qui est unie avec cette dernière de la manière la plus intime, et dont elle ne se sépare que lorsqu'elle retourne vers la Source dont elle émane.

premier? Et quelle est la quantité qu'on lui introduit dans le corps? Combien pèse aussi ce miasme marématique que vous respirez en passant, et qui suffit pour occasionner une fièvre tenace? Et le chlore, l'ammoniaque, ou tel autre gaz irritant? je puis dire par expérience, comme bien des chimistes, qu'il n'est pas besoin d'en respirer beaucoup pour voir survenir d'assez forts crachements de sang.

Ensuite, ne savons-nous pas aussi qu'un seul grain de musc, qui peut pendant des années remplir de son odeur un appartement ouvert, aéré, suffit très-souvent pour occasionner de violents maux de tête?

Nos confrères allopathes devraient, moins que personne, douter de l'action des petites doses, car assez souvent, surtout en France, ils administrent un grain de *tartre stibié* dans 2 livres d'eau, c'est-à-dire un grain dissous dans 18432 grains d'eau! Ce n'est pas là, ils en conviendront, une haute dose, et pourtant ils croient très-fermement à la vertu curative de ce grain noyé. Ce serait, ne leur en déplaise, de l'homœopathie si le médicament était donné suivant la loi des semblables. — Lorsqu'un malade ne supporte pas l'opium, ils font faire quelques frictions avec un liniment opiacé, ou bien ils administrent le principe calmant de ce narcotique (la morphine) non intérieurement, mais par la peau, par voie *endermique;* et pourtant il ne vient à la pensée d'aucun d'eux de mettre en doute l'action que ce remède ne manque jamais de produire même de cette manière. — Enfin, ne savent-ils pas tous qu'une simple frayeur ou émotion chez une mère qui allaite, suffit souvent pour que son lait produise, peu d'instants après, des convulsions et même la mort de l'enfant, qui jusqu'alors s'était très-bien porté? [1]

[1] Cela n'est que trop vrai : aussi lorsqu'un nourrisson est incommodé ou malade, c'est d'abord sur le régime de la nourrice qu'il faut porter son atten-

L'on voit donc qu'il n'est pas besoin de doses massives pour agir sur nos corps: à bien plus forte raison encore lorsque leur sensibilité est accrue par la maladie.

Maintenant, les médicaments homœopathiques étant très-divisés, dynamisés, ont, cela se conçoit, une action plus intime, plus pénétrante; et de plus, comme il n'est jamais question en homœopathie de contrarier ni de *combattre* les maladies, mais au contraire d'*aider* la nature à réagir contre elles, d'entrer dans ses vues, de seconder en un mot la force vitale déjà en mouvement et en lutte avec le principe morbide, les plus petites doses suffisent pour produire de l'effet. C'est ce qui a lieu non seulement dans le traitement curatif des maladies, mais encore lorsqu'on veut agir d'une manière prophylactique ou préservative.

La prophylaxie, branche aussi importante que nouvelle dans l'art médical, présentera toujours quelques difficultés, provenant surtout de ce que nous ne pouvons pas arriver constamment à une connaissance parfaite des dispositions individuelles: ainsi le vaccin ne préserve pas chacun, d'une manière absolue, en tout temps et pendant toute la vie; malgré cela, personne ne lui conteste plus la précieuse propriété préservatrice dont il est doué, et il en sera bientôt de même des autres préservatifs.

Un fait très-curieux, observé par Hahnemann, c'est

tion; puis c'est à elle et non à l'enfant que le plus souvent le médecin doit administrer un remède, lorsque cela est nécessaire. — A Paris on fait maintenant quelquefois usage d'une méthode assez ingénieuse qu'on appelle *galactothérapie*, et qui consiste à traiter les malades avec du lait qu'on a rendu médicamenteux, non point en y introduisant directement un remède, mais en en faisant prendre de temps en temps un peu à l'ânesse ou à l'animal dont on veut se servir et dont on doit en même temps surveiller la nourriture. L'on comprend que la quantité de remède qui passe ainsi dans le lait est matériellement bien moins forte que celle de nos préparations homœopathiques, et cependant les principaux partisans de cette méthode sont des médecins allopathes, qui, à coté de cela, envisagent toujours l'homœopathie et ses globules comme une chose très-ridicule.

que la nature elle-même *préserve* quelquefois de certaines influences, et guérit aussi quelques maladies; mais il est à remarquer qu'elle le fait toujours en observant la *loi* posée et en suivant la voie homœopathique. Ainsi assez souvent une maladie chronique préserve complètement de l'action d'une influence épidémique, et une maladie en guérit une autre ou en préserve, lorsqu'il y a suffisamment de rapport et d'affinité entre elles. Ex.: la rougeole vis-à-vis de la coqueluche, parce qu'elles ont beaucoup de ressemblance l'une avec l'autre, sous le rapport de la fièvre et du caractère de la toux.

L'on voit donc que le médecin homœopathe, aussi bien lorsqu'il agit d'une manière prophylactique que d'une manière curative, ne fait que suivre l'exemple de la Nature, notre guide et notre *maître*. Voici, en résumé, les quatre principales manières qu'il pourra employer pour prévenir efficacement les maladies.

1° En empêchant l'action que certaines *causes morbifiques* pourraient avoir sur nos corps. Ces causes peuvent être *externes* ou *internes:* les causes qui peuvent provenir du dehors sont les diverses influences épidémiques ou contagieuses; les causes qui peuvent exister au dedans de nous, et qu'il importe de traiter, surtout *chez l'enfant*, pendant qu'elles sont encore à l'état de germe, sont les miasmes ou virus, le plus souvent héréditaires, de nature psorique, syphilitique ou sycosique. Ce traitement ne peut jamais nuire; au contraire il fortifie la constitution contre les influences extérieures: de plus on remarque que toujours il facilite, active ou régularise le travail des organes; seulement il faut bien se dire que comme la nature ne peut opérer cette modification ou lente révolution dans le système organique qu'à l'aide du mouvement moléculaire de la *chimie vivante*, il faudra toujours un peu de temps et de patience.

2° En s'adressant à la *disposition elle-même*, chacun ayant, comme on sait, une partie du corps plus faible que les autres qu'il faut spécialement ménager et chercher à fortifier, puisqu'en cas de maladie, c'est toujours elle qui est le plus sujette à être affectée. Lorsque cette prédisposition est bien marquée, nous recourrons, pour y remédier, à un agent qui soit en rapport intime avec la partie prédisposée, c'est-à-dire avec l'organe ou avec le système, ou bien avec l'appareil qui renferme cette disposition. Ainsi chez les enfans la *dentition* est, surtout en Italie, aussi douloureuse que difficile à passer, et pourtant au moyen d'un petit traitement pour en faciliter le travail, on peut, dans le plus grand nombre des cas, prévenir les accidents funestes dont elle est si souvent la cause: chez les dames sujettes à l'*avortement*, nous parvenons presque toujours à en prévenir le retour; mais l'on comprend que, surtout ici, il faut tout le tact et la prudence du médecin qui s'est voué à la spécialité de la prophylaxie. C'est un sujet dont je me suis beaucoup occupé, ainsi que des maladies, surtout *chroniques*, qui, pour être traitées avec succès, demandent qu'on remonte toujours à l'origine, c'est-à-dire aux causes *miasmatiques*, dont elles ont été engendrées. – Parmi les maladies de nature miasmatique, il faut certainement ranger celles qui affectent la femme à divers âges: ce qui le prouve, ce sont les excellents effets qu'on obtient habituellement avec l'emploi des antipsoriques. — Si l'on n'a en général pas encore obtenu dans le traitement difficile des affections chroniques tout le succès qu'on pouvait attendre, je suis persuadé que cela vient beaucoup de ce qu'on s'est trop préoccupé des symptômes. Dans les maladies aiguës, on peut bien jusqu'à un certain point se laisser guider seulement d'après l'ensemble des symptômes, quoiqu'il soit toujours utile au médecin de

chercher avec l'œil du physiologiste à en traduire la véritable signification,[1] mais dans les maladies chroniques, Hahnemann lui-même, qui excellait surtout à guérir ces dernières, recommande dans sa doctrine (T. I, p. 211) de diriger le traitement avant tout contre la *cause*. Lorsqu'elle n'existe plus, le symptôme dominant disparait assez de lui-même; c'est pourquoi faire cesser ce dernier, seulement pour satisfaire à l'impatience de son malade, serait, selon moi, agir d'une manière palliative et peu rationnelle.

3° En arrêtant le mal à son début et en agissant promptement d'une manière *abortive*, on peut prévenir le développement de la maladie et empêcher qu'elle ait lieu. Ainsi l'Aconit en est un exemple remarquable à l'égard du croup, ainsi que la Pulsatille, dont quelques globules, en une ou deux fois, suffisent très-souvent pour arrêter ou guérir un rhume de cerveau ou coryza.

4° En agissant d'une manière *préventive* ou de précaution, immédiatement *après* qu'une cause de maladie est présumée avoir été introduite dans le corps, comme cela arrive lors de la morsure d'un chien suspect ou après une chûte qui pourrait amener des suites graves. Dans certains cas on peut aussi, pour rendre faibles ou nuls les effets de la cause déterminante, agir d'une manière préventive *avant* que l'action se soit produite: c'est ce que le médecin peut faire quelquefois; et le Cocculus, dont on prend 1 ou 2 doses avant de s'embarquer, en est un exemple.

Dans le cas où l'on aurait pu s'en passer, il ne saurait résulter de ce petit traitement de précaution aucun inconvé-

[1] L'on voit d'après cela que pour exercer avec connaissance et talent la médecine homœopathique, il est tout aussi indispensable qu'en allopathie, d'avoir fait des études en anatomie, physiologie, pathologie etc : de plus, des connaissances en chimie, pharmacie et matière médicale, sont également nécessaires au médecin qui veut et devrait toujours pouvoir, le cas échéant, préparer lui-même tout ou partie des nombreux médicaments qu'il est obligé d'avoir.

nient: car nos médicaments, assez atténués, ont l'immense avantage de ne développer une action, que lorsqu'ils se trouvent en présence de conditions indispensables pour agir.

Malgré cela, et à part les cas mentionnés dans ce petit traité, il faudra *toujours*, pour diriger convenablement un traitement prophylactique, toute l'habileté d'un médecin instruit, car non seulement le choix des médicaments, mais encore leur ordre de succession et l'intervalle à laisser entre les doses, doivent varier suivant une foule de considérations particulières.

Voilà ce qu'on peut accomplir au moyen des petites doses, que l'expérience de chaque jour et la raison démontrent toutes deux comme parfaitement suffisantes pour remplir le but auquel elles sont destinées: mais on comprend très-bien, qu'à cause du contraste qu'elles font avec celles qu'emploie habituellement l'allopathie, elles provoqueront encore long-temps un sourire d'incrédulité chez ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'en voir ou d'en ressentir les effets.[1]

Pour ce qui est des doses en elles-mêmes, toujours relativement petites, il pourra sembler parfois qu'il existe du désaccord entre les médecins homœopathes; mais il n'est qu'apparent, car les doses et leur répétition doivent nécessairement varier suivant une foule de circonstances et notamment d'après le degré de dynamisation que le médecin trouve à propos d'employer. Ainsi chez certaines personnes impressionnables, sensibles, et surtout dans les maladies *chroniques* qui ne sont liées à aucun phénomène grave ni pénible, il sera souvent suffisant de donner une petite poudre seulement tous les 2, 4 ou 7 jours; chez

[1] On demandait un jour à un critique, auteur d'articles contre l'homœopathie: « Avez-vous examiné de près cette question? — Moi, répondit le journaliste, que je donne mon temps à une chose si ridicule!!! » En effet, à lire son article, il était aisé de juger de son ignorance à cet égard.

d'autres personnes, surtout à réaction lente, ce sera 2 fois par jour un certain nombre de globules, ou une goutte sur un peu de sucre: quelquefois il pourra convenir mieux de donner le remède dissous, dont le malade prendra alors, suivant que son médecin le trouvera convenable, 1 ou 2 cuillerées par jour, soit à café, soit à bouche. — Dans les maladies *aiguës,* qui présentent un caractère inflammatoire, il est ordinairement nécessaire de donner une cuillerée toutes les 2 ou 3 heures, toutes les heures, et même plus souvent si le cas le requiert, afin de renouveler de cette manière l'impression médicamenteuse, qui s'efface d'autant plus vite que le mal est plus aigu. Au reste, ceci est une affaire de tact du praticien; car en homœopathie le plus essentiel sera toujours le principe, qui sert au bon choix du médicament; cependant, les expériences que j'ai faites dernièrement m'ont prouvé que la question des doses et de leur répétition avait certainement plus d'importance qu'on ne l'a cru jusqu'à présent.

PROPHYLAXIE DE LA FIÈVRE JAUNE.

Avant de terminer ce que l'on pouvait, dans un abrégé destiné principalement aux gens du monde, dire de plus essentiel sur les principaux préservatifs homœopathiques, je crois devoir ne pas passer entièrement sous silence ce qui est relatif à quelques maladies, qui sont heureusement fort rares dans nos climats. Je veux parler de la *fièvre jaune,* appelée aussi mal de Siam ou typhus d'Amérique, de la *peste* ou typhus d'Orient, qui règne surtout dans la Basse Egypte, et de l'*anthrax;* sur lesquelles certains faits et certaines idées pourront être utiles et offrir de l'intérêt, non seulement aux personnes qui ont voyagé, mais plus encore à celles qui se proposent d'aller habiter ou visiter de lointaines contrées.

Dans les pays où ces maladies sont endémiques, la préservation des indigènes est encore une preuve à l'appui de la méthode prophylactique, car cette préservation ne peut s'expliquer que par une espèce d'inoculation qui s'est faite en eux du principe atmosphérique propre à faire naître ces maladies, que par une sorte de saturation de tout leur individu, qui dès lors devient insensible inaccessible à l'action du miasme, tandis que nos pauvres arrivants qui ne l'ont pas subie, en sont très-souvent, et quelquefois bien vite, les victimes.

Le Dr Hering, qui est professeur d'homœopathie à

l'Académie d'Allentown en Pensylvanie, assure avoir trouvé dans le venin du serpent *Trigonocephalus Lachesis* un spécifique certain contre la fièvre jaune, qui est une maladie propre aux pays chauds, et y règne souvent d'une manière épidémique, particulièrement à la Louisiane et sur le littoral. On se rappelle qu'en 1804 elle éclata à Livourne, où elle fut apportée par un bâtiment venant de Barcelonne. Une chose précieuse, c'est que suivant la préparation qu'on employe, on peut administrer ce remède avec succès non seulement comme moyen curatif de cette maladie, mais aussi comme un très-bon préservatif.

Quoique nous n'ayons pas été à même de vérifier la spécificité du Lachesis dans cette maladie, ce fait rapporté par notre célèbre confrère, ne saurait nous laisser un instant de doute, d'abord parce que le Lachesis rend aussi d'excellents services dans le traitement de celles de nos maladies d'Europe qui ont quelque rapport avec la fièvre jaune; puis parce qu'il présente, dans l'ensemble des symptômes qu'il produit sur l'homme sain, une analogie frappante avec celui qui est caractéristique de la fièvre jaune; enfin parce que le Dr Hering avant d'enrichir notre matière médicale de ce nouveau et précieux agent, s'est dévoué le premier, en s'inoculant de ce venin, afin de pouvoir en étudier parfaitement les effets et se rendre encore mieux compte des symptômes et sensations qu'il détermine. Pour plus de détails sur cette remarquable expérience on peut recourir aux Archives publiées par le Dr Stapf ou à la Bibliothèque homœopathique de Genève.

Quant à la fièvre jaune, les symptômes caractéristiques de cette maladie sont: un état d'anxiété, le ralentissement du pouls, la coloration en jaune de la peau, des vomissements de matières verdâtres ou noirâtres, des hémorrhagies, surtout celles qui ont lieu par l'estomac;

puis à côté d'une prostration extrême, il survient des ecchymoses, des pétéchies, le refroidissement du corps, des syncopes et la mort. Si le lecteur veut bien ouvrir le manuel de médecine homœopathique de Jahr, il verra que le venin du serpent Lachesis peut produire sur l'homme sain tous ces symptômes: il n'est donc pas étonnant qu'il ait la propriété de les guérir chez l'homme malade.

Prophylaxie de la piqûre des serpents venimeux, avec quelques mots sur l'organisation de ces reptiles.

Le Trigonocéphale, que l'on appelle aussi serpent jaune, serpent des Antilles ou vipère fer-de-lance, a une longueur moyenne de 5 à 6 pieds: il est si commun à la Martinique et aux Antilles, qu'il se glisse souvent jusque dans les salons et fait chaque année un grand nombre de victimes. Heureusement que lorsqu'on peut l'apercevoir à temps, le danger est presque toujours facile à éviter; cependant, malgré l'adage des Nègres: *serpent vu, serpent perdu*, de pareilles surprises n'en sont pas moins fort désagréables. J'en ai fait l'expérience sous les frais ombrages des bains de Lucques; mais là le serpent est ami de l'homme, et, malin plus que méchant, il ne se fait voir que pour faire peur aux dames.

L'on sait que les plus venimeux des serpents sont remarquables par la singulière organisation de leurs mâchoires et de leurs crochets à venin. A la mâchoire *supérieure* se trouve une dent ou crochet mobile, creusé d'un canal et posé sur une glande située au-dessous de l'œil. Cette glande sécrète une humeur ordinairement visqueuse, mais

qui n'est ni acide ni alcaline au goût. Quand le reptile ne veut pas blesser de son venin, la dent se courbe ou se cache dans un repli de la gencive; mais lorsque l'animal entre en fureur et pique, la dent ou le crochet venant à presser sur la glande, il en sort un peu de la liqueur empoisonnée, qui passe par le canal dans l'intérieur de la plaie, et de là se répand bientôt dans tout le corps de celui qui a été mordu. Observons encore que derrière ce crochet il en existe souvent d'autres plus petits, ou au moins des germes destinés à se développer, afin de remplacer celui qui se casse souvent dans la plaie que fait le serpent.

Le danger de la morsure est en rapport avec certaines conditions accidentelles. Ainsi lorsque l'animal a été irrité, lorsqu'il y a long-temps qu'il n'a piqué, ou lorsqu'on se trouve pendant la saison chaude, le venin agit avec plus d'énergie et de promptitude. Il est à remarquer que les serpents qui ont des rangées de dents aux mâchoires inférieures et supérieures ne sont pas dangereux, et que dans nos climats nous n'avons guère que la *vipère* (coluber berus, L.) qui soit à redouter et présente l'organisation sus-mentionnée.

Un fait assez remarquable, qui vient tout-à-fait à l'appui du dynamisme, et qu'il est bon de connaître, c'est que la plupart des venins pris *en substance à l'intérieur ne produisent aucun effet* et sont digérés comme des matières organiques alibiles; tandis qu'après avoir été dissous et soumis aux préparations homœopathiques, qui dégagent le principe virulent de la matière qui lui sert de support, ils pénètrent librement dans l'économie et y développent alors tout ou partie de leurs effets.

Lorsqu'une personne aurait été piquée par un serpent venimeux, il faut d'abord et sans crainte bien sucer la plaie, opérer promptement en-dessus une ligature avec

une attache quelconque, afin d'enrayer le plus possible la circulation du sang vers le cœur; puis, après s'être assuré qu'il n'est point resté de dent dans la plaie, on applique dessus de la poudre à canon, du sel de cuisine, du tabac mâché, comme le font les Indiens, ou bien on l'approchera d'une forte chaleur, ainsi que je l'ai indiqué au préservatif *Hyosciamus:* enfin, tout en rassurant le blessé, on lui donnera une dose de Belladonna et quelques gouttes d'un spiritueux, afin de le reconforter. En faisant usage de ces moyens, il sera très-rare que la piqûre ait des suites fâcheuses.

Organisation de l'Ortie, et emploi de sa teinture dans le traitement des brûlures.

Le règne végétal nous offre dans l'organisation d'une des plantes les plus communes une analogie frappante avec ce que nous venons de voir chez les serpents venimeux. En effet, l'ortie (urtica urens) présente à la base de chaque poil, creusé également d'un conduit, une vésicule qui sécrète une liqueur âcre, cause de la sensation de *brûlure* que l'on éprouve lorsque, en touchant l'aiguillon, on vient à comprimer le petit réservoir; chacun peut s'en assurer au moyen d'un verre grossissant. Eh bien, une teinture, préparée avec la plante entière, cueillie au moment de la floraison, est un *topique* excellent contre les brûlures. Son action n'est point de soulager d'abord; au contraire elle augmente un peu la douleur, mais pour être vite guéri cela vaut beaucoup mieux que le soulagement trompeur et momentané de l'eau froide.

Lorsqu'on ne s'est brûlé que légèrement et à une place où la peau est peu sensible, il n'y a qu'à l'humecter souvent avec un peu de teinture pure; mais en général, la manière d'en faire usage consiste à en mêler 1 partie avec 3 d'eau non bouillante mais *très-chaude*, puis d'en imbiber des compresses, que l'on applique au plus vite sur la partie brûlée et que l'on recouvre avec de la flanelle. De temps en temps on lèvera le corps laineux pour arroser les compresses avec ce mélange que l'on réchauffera souvent ou que l'on entretiendra chaud dans un vase couvert; il est essentiel de ne pas déplacer les compresses et de les maintenir toujours humides. Pour cela, il faudra jusqu'à ce que la brûlure soit maîtrisée, continuer sans interruption ce traitement externe qui, dans les cas les plus graves. dépassera rarement 24 à 36 heures, et préviendra toujours les suites graves. ainsi que la suppuration, dans le plus grand nombre des cas. Si la brûlure embrassait une grande étendue de la surface du corps, le malade aurait besoin de plusieurs personnes pour le soigner; et il est clair que si la figure avait été atteinte, il faudrait ménager les yeux avec beaucoup de soin; si le malade avait de la fièvre ou qu'il eût éprouvé une grande frayeur, il sera bon de lui donner au plus vite une ou deux doses d'Aconit.

Dans le cas où l'on n'aurait pas à sa portée de la teinture d'*urtica urens*, ou bien si l'on avait déjà fait usage d'eau froide, ou enfin si la brûlure était très-profonde, il conviendrait alors mieux ou de se borner à l'envelopper de ouate, afin d'intercepter autant que possible le contact de l'air, et de concentrer la chaleur, ou bien d'y appliquer des cataplasmes tièdes faits avec du savon blanc ou *ordinaire*; mais pas résineux, dont on aura, après l'avoir râpé, fait promptement une pâte molle avec de l'eau chaude.

Dans tous les cas, ces deux derniers moyens vaudront encore infiniment mieux que l'eau blanche, le cérat de Goulard ou tous les remèdes que pourraient conseiller quelques bonnes femmes; car, loin de hâter la guérison, on ne ferait au contraire que la retarder.

Deux mots sur la peste et l'anthrax.

La préservation de la peste a déjà été l'objet de bien des recherches de la part de l'école allopathique. Il faut mentionner entr'autres travaux, ceux d'un français, Mr Bulard, qui a publié un bon ouvrage sur cette terrible maladie, et a tenté, mais sans succès, l'inoculation. Pour le moment toute la prophylaxie de la peste consiste à suivre une bonne hygiène, à changer fréquemment de linge, à se baigner souvent et surtout, lorsqu'on le peut, à s'éloigner au plus vite de l'endroit où elle règne. Nous avons lieu d'espérer cependant que dans un avenir peu éloigné notre jeune école aura plus de succès, et parviendra à résoudre heureusement cette question; ce qui permet de le croire, c'est la découverte importante d'un remède spécifique contre l'*anthrax* ou charbon des animaux, maladie pestilentielle et très-contagieuse, qui se jette de préférence sur la langue et s'annonce ordinairement par une bave abondante qui coule de la bouche, une grande anxiété et la tuméfaction de la langue

Le Dr Weber, conseiller à la cour de Hesse et médecin du Prince de Lich et de Hohensolm, a eu l'idée de chercher dans l'organisme infecté, le produit morbide qui pourrait être doué de propriétés semblables à celles du virus de l'anthrax et de la faculté d'exciter la réaction générale contre l'effet délétère de cet agent.

Une lésion anatomique, caractéristique de l'anthrax chez les animaux, est la putréfaction gangréneuse de la *rate*, d'où le nom de *milzbrand* que les Allemands donnent à cette maladie. C'est le suc sanieux qui découle de cet organe, que le Dr Weber a eu l'heureuse pensée de soumettre à la dynamisation, et les effets curatifs très-remarquables qu'il en a obtenus, il ne les a publiés qu'après les avoir confirmés par plusieurs années d'expériences répétées sur quelques centaines de sujets et chez plus de 80 fermiers, dont les noms sont cités dans sa monographie, qui a été marquée du sceau des autorités civiles attestant la vérité des faits.[1]

Lorsque le Glossanthrax, que l'on appelle communément *surlangue*, règne, les précautions que l'on pourrait conseiller aux fermiers et propriétaires de bêtes à cornes, seraient non seulement de faire séquestrer les animaux malades, ainsi que la police le fait, mais encore de donner aux autres tous les deux jours, comme préservatif, 1 à 2 gouttes d'anthracine, 12e dilution, que l'on met sur le morceau de pain qu'on leur présente.

Cette dose est plus que suffisante, et même il est à observer que pour le cheval, qui du reste contracte très-rarement cette maladie, elle devra être en général moins forte que pour les sujets de la race bovine.

L'*anthracin* de Weber a aussi été employée chez l'homme contre la pustule maligne avec un plein succès. Les médecins que cela pourrait intéresser trouveront dans le 6me volume de la Bibliothèque homœopathique de Genève l'histoire d'une guérison très-détaillée qui a été publiée par feu le Dr Dufresne.

[1] *Der milzbrand und dessen sicherstes Heilmittel* von Dr G. A. Weber.

PARALLÈLE

ENTRE LES MÉTHODES ALLOPATHIQUE ET HOMŒOPATHIQUE.

Vomitus vomitu curatur.
HIPPOCRATE.

Similia similibus curantur.
HAHNEMANN.

(Ces deux grands hommes, qui se complètent l'un l'autre, n'ont rien inventé, mais se sont bornés à observer et à interroger la nature; aussi ont-ils tous deux marqué en médecine le commeucement d'une ère nouvelle.)

Après la connaissance des maladies, il n'en est sans contredit pas de plus importante pour le médecin que celle des médicaments, puisque ce sont entre ses mains des instruments que, pour guérir, il doit savoir manier avec habileté. Et pourtant, chose étonnante, de toutes les branches de la médecine, celle qui a pour objet cette étude, et que l'on appelle matière médicale, est précisément celle qui a été le plus négligée. Si elle n'a pas occupé plus tôt le rang qu'elle méritait, cela provient sans doute de ce que les médecins furent généralement peu entraînés vers elle; car de tout temps ils se sentirent beaucoup plus portés vers les travaux de diagnostic, les recherches anatomiques, les hypothèses plus ou moins ingénieuses, les brillantes théories etc. Quoiqu'ils aient à toutes les époques rivalisé de zèle et de dévouement, ils se laissèrent presqu'entièrement absorber par l'étude des maladies, dont ils espéraient toujours, mais en vain, trouver la *nature intime!*

L'illustre Bichat était tellement convaincu de la nécessité de reconstituer sur de nouvelles bases la matière mé-

dicale, qu'il a écrit à ce sujet ces paroles remarquables: « Incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, elle est peut-être de toutes les sciences physiologiques, celle où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain. Que dis-je! ce n'est point une science pour un esprit méthodique, *c'est un assemblage informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoires, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement exécutées.* » Eh bien, c'est à cette réforme que le Dr Samuel Hahnemann, qui, comme chimiste et naturaliste, était déjà très-connu dans le monde et habitué aux travaux positifs de la science, a consacré une grande partie de sa vie, et c'est avec autant de génie que d'abnégation et de persévérance qu'il s'est acquitté de cette immense tâche. Pour s'en faire une juste idée, il faut recourir à ses ouvrages qui seront toujours classiques, notamment l'Organon, la Matière médicale et le traité des Maladies chroniques, puis aux principaux de ceux de notre jeune littérature, qui est déjà très-riche, surtout en langue allemande.

L'idée d'expérimenter les remèdes d'abord sur des corps sains, affranchis de toute influence étrangère, lui a peut-être été suggérée par le célèbre physiologiste suisse Albert de Haller; car environ 20 ans avant qu'il entreprît ces travaux, notre grand compatriote avait, d'un côté, indiqué ce moyen comme le seul qui pût faire connaître la valeur ou l'action réelle des médicaments; et de l'autre, il avait dit que nul esprit créé ne saurait pénétrer la nature intime des maladies. Il était persuadé avec bien de la raison, que pour arriver à de meilleurs résultats, il fallait abandonner tous les systèmes *a priori* et revenir à la méthode hippocratique, qui est l'observation pure des faits Continuer à expérimenter seulement sur des malades était, comme on l'a dit « jouer aux dés. » L'analyse chimique, toujours

intéressante, mais dont on avait généralement exagéré la portée dans une science qui traite de la vie, fit donc place à l'*analyse physiologique*, la seule qui pût être féconde en résultats pratiques; et les découvertes importantes qu'elle amena produisirent de même dans la thérapeutique (traitement des maladies) une réforme complète.

On comprit aussi que la botanique avait élevé trop haut ses prétentions et ne pouvait dominer la médecine. Ainsi, comme l'observe très-bien Hahnemann, la saveur *amère*, peut être de nature très-différente: chaque famille de plantes et même chaque genre pouvant renfermer des éléments très-divers, on ne saurait conclure à l'avance de l'affinité botanique à l'affinité médicale.

Maintenant, l'on pensera sans doute que les nouvelles conquêtes dans le champ de la science, durent être accueillies, sinon avec enthousiasme, au moins avec faveur et reconnaissance: cependant il n'en fut rien, parce qu'elles vinrent malheureusement froisser bien des amour-propres, bien des préjugés et des intérêts, ainsi qu'un très-grand nombre d'idées reçues.[1]—Le réformateur allemand, voyant alors que la nouvelle manière de traiter les maladies allait, comme toutes les grandes découvertes, être d'abord en butte à beaucoup d'opposition et même de persécutions, comprit qu'il fallait lui donner un nom, qui pût servir

[1] «Dans quel domaine que ce soit, une idée qui bouleverse les idées reçues, qui force à changer de direction et de méthode, ne rencontre qu'opposition, parce qu'elle est une sorte de personnalité, une espèce d'offense contre ceux qui jusqu'alors ont pensé et parlé différemment; ensuite le *veto* de la jalousie n'est pas moins puissant que les préventions de la routine. De là vient que de tout temps et en toute chose, le progrès a été, est et sera toujours difficile à faire admettre.» *Extrait de la Gazette médicale de Paris*, mai 1848, p. 391, dans un article ayant pour titre: *D'un ministère du progrès.*— C'est tellement frappant de vérité, que nous n'aurions jamais pu, ni peut-être voulu le dire aussi bien; mais maintenant on peut hardiment le répéter et surtout le croire, puisque c'est le rédacteur en chef du meilleur journal de médecine allopathique, qui nous fait cette naïve et précieuse confession.

comme de drapeau à ses partisans: il créa donc celui de *homœopathie*, de deux mots grecs (ομοιος semblable, παθος affection), qui veulent dire que pour guérir les maladies d'une manière sûre, prompte et douce, il faut recourir aux substances qui produisent chez l'homme sain un ensemble de symptômes *analogues*. D'un autre côté, pour distinguer la méthode ordinaire, il l'appela *allopathie* (αλλος différent), parce que, si on excepte quelques remèdes qu'elle employe empiriquement, c'est-à-dire sans se rendre compte de la manière dont ils agissent,[1] elle cherche habituellement à

[1] Ces remèdes sont les anciens spécifiques, tels que le quinquina, le soufre, le mercure, dont le mode d'action avait jusqu'à Hahnemann mis en défaut toutes les suppositions théoriques de la médecine: maintenant il s'explique très-bien par la ressemblance des symptômes qu'ils peuvent produire avec ceux des maladies qu'ils guérissent. Ainsi le quina guérit la fièvre intermittente, parce qu'il en produit une avec ses trois stades chez une personne bien portante; et, chose plus remarquable encore, il ne peut pas guérir toutes les fièvres intermittentes, mais seulement l'espèce qui a *le plus de rapport* avec l'ensemble des symptômes qu'il a la puissance de développer chez l'homme sain. Bien des médecins, qui ne savent pas cela, prétendent qu'il n'existe *aucun spécifique*, et ils se fondent sur ce que le quina, par ex., ne guérit pas toujours la fièvre intermittente. Ils croient ainsi trouver la spécificité en défaut, et c'est seulement eux qui se trompent, car très-souvent pour guérir cette maladie, les homœopathes, lorsqu'ils voient que le quinquina n'est pas indiqué, recourent d'emblée à un autre spécifique qui agit très-bien. La spécificité est donc *absolue* et ne fait jamais défaut, mais elle réside exclusivement dans le rapport homœopathique; c'est pourquoi il serait plus exact de dire qu'il y a une méthode spécifique, mais pas de remèdes spécifiques, au moins dans le sens que jusqu'à présent on avait attaché à ce mot. Le soufre guérit la gale, mais c'est par la raison qu'il a, ainsi que toutes les eaux sulfureuses, la propriété de produire des éruptions plus ou moins fortes chez ceux qui n'ont jamais eu la moindre maladie de peau: le mercure guérit la syphilis, parce qu'il produit chez l'homme en santé des symptômes tout-à-fait semblables à ceux que détermine le virus syphilitique (ulcères, douleurs, exostoses, caries etc.); le vaccin préserve de la variole, mais puisqu'il fait naître une éruption très-analogue aux pustules de la petite vérole, c'est évidemment aussi par voie de similitude. Dans ces faits se trouve, comme on voit, la plus éclatante confirmation de l'homœopathie et même de la nécessité des petites doses; car administrés à fortes doses, ces remèdes déterminent très-souvent *des maladies pires que celles qu'on voulait guérir*. Hahnemann en a formé une nouvelle classe sous la rubrique de *maladies médicinales*, et l'on ne peut disconvenir qu'une partie de ces maladies, qu'on appelle aussi chroniques, n'est pas autre chose que l'effet

guérir par des modifications qui soient *différentes* ou fassent *opposition* aux principaux symptômes existans.

Un fait bien connu, mais dont on n'avait en général pas assez tenu compte, au moins dans la pratique, c'est que le propre de la vie est de *réagir* [1] toujours contre les influences étrangères, physiologiques, médicamenteuses ou morbides : ainsi un bras plongé dans de l'eau glacée devient d'abord plus froid et plus pâle que l'autre ; mais après avoir été essuyé, il ne tarde pas à être non seulement plus chaud et plus rouge, mais encore à devenir brûlant, parfois même enflammé. De ces deux phénomènes, l'un est l'effet primaire de l'eau froide, et l'autre son effet secondaire, c'est-à-dire le résultat de la réaction de l'organisme. Le premier dure peu, mais celui de la réaction est de longue durée, et produit, comme on l'a remarqué, un changement précisément *inverse* à celui que l'on pourrait appeler d'action.

Cette opposition absolue entre les deux effets, qu'il est important de bien distinguer et de bien connaître, puisqu'ils se trouvent à la base de l'homœopathie, se montre de même toutes les fois qu'on administre un médicament, c'est-à-dire une substance capable de produire une modification quelconque dans la manière d'être : ainsi l'opium engourdit en premier lieu, puis amène l'insomnie ; le café stimule d'abord, puis porte à la somnolence ; les purgatifs relâchent sans doute, mais produisent ensuite une forte constipation.

L'idée que l'on se fait encore généralement des remèdes est donc tout-à-fait inexacte, car lorsqu'un homme bien portant prend un médicament, loin d'arriver, comme

de l'usage intempestif et forcé des médicaments. — L'homœopathie est donc en résumé la doctrine de la recherche et de l'administration rationnelle des remèdes spécifiques véritables.

[1] *Ubi actio, ibi reactio.*

il l'espère peut-être, à quelque chose de plus parfait encore que la santé, il se rend, au contraire, plus ou moins malade, suivant le degré d'énergie de la substance.

Il en est aussi de même des symptômes de maladies que le plus souvent on a envisagés, bien à tort, comme la maladie même qu'on devait combattre, tandis qu'ils ne sont réellement que l'effet de la réaction vitale, une tendance de la force médicatrice, le cri de détresse de la nature intelligente, qui toujours veille à notre conservation, et cherche déjà d'elle-même, à s'opposer à l'influence morbide dont l'essence nous échappe et nous échappera toujours. — Ainsi, en place de *combattre* la nature et de la contrarier, il faut au contraire, lorsqu'elle ne se suffit pas, entrer dans ses vues et lui *aider* à chasser l'ennemi, qui est venu déranger l'équilibre des fonctions, dont *l'harmonie* constituait la santé.

Voici un parallèle entre les deux manières de traiter les maladies:

AVEC LA MÉTHODE ORDINAIRE, ALLOPATHIQUE OU ANCIENNE.

On cherche habituellement, d'après l'axiôme de Galien, *contraria contrariis curantur*, à guérir avec des remèdes, dont l'action première fasse opposition aux symptômes: ainsi on employe l'eau froide contre une brûlure, contre la constipation les purgatifs, contre l'insomnie l'opium etc.

Ou bien on opère ce qu'on appelle une dérivation. une révulsion. Ex.: séton, vésicatoire ou cautère dans certaines ophthalmies; ventouses ou sinapismes aux jambes dans les congestions à la tête ou à la poitrine etc.

Ou bien encore, on administre des remèdes d'une manière *empirique*, sans se rendre compte de ce qu'on fait,

sans loi ni précepte, et guidé simplement par une expérience aveugle et stérile: de cette manière il arrive très-souvent que les médecins allopathes font de l'homœopathie sans s'en douter, et qu'en définitive, c'est encore à cette méthode, si ridicule à leurs yeux, qu'ils doivent leurs plus beaux succès; les antimoniaux dans la pneumonie, le bismuth dans les gastralgies, l'iode dans les engorgements glanduleux, la camomille dans les entéralgies (coliques violentes) le quina, le mercure, le soufre, sont tous là pour l'attester. (Voir la note de la page 56.)

Le procédé le plus habituel de l'ancienne manière de traiter les maladies est cependant l'*antagonisme*, l'opposition, et au premier abord, il faut en convenir, rien ne paraît plus naturel que d'opposer à un état pathologique déterminé, des moyens qui produisent le contraire du mal: cela devait surtout paraître tel dans le moyen-âge, où l'on trouvait tout simple d'employer la violence et la force brutale; il était d'ailleurs dans la nature de l'intelligence humaine, toujours passablement raisonneuse, de ne tenir compte ni de l'observation du père de la médecine (*vomitus vomitu*), ni des protestations de la vie (réaction), et d'aller se perdre dans cette voie fâcheuse, où elle s'est maintenue pendant tant de siècles. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'il ne pouvait et ne devait se produire ainsi que des guérisons lentes et pénibles, c'est-à-dire une *palliation* ou suspension plus ou moins momentanée, qui obligeait toujours *d'augmenter les doses.*

L'on comprend, en effet, que pour s'opposer à une force (maladie), il est absolument nécessaire de recourir à une autre force (médicament) qui soit assez puissante pour produire une résistance suffisante. Cela fait voir qu'il est impossible d'exercer l'allopathie avec des petites doses; et quoiqu'elle se soit déjà modifiée profondément par l'in-

fluence de sa sœur cadette, les fortes doses, conséquence de son principe, sont et resteront forcément son apanage.

AVEC LA MÉTHODE NOUVELLE, OU HOMOEOPATHIQUE.

Les médecins sachant par l'observation et l'expérience que l'effet consécutif ou de réaction est *le seul durable et vraiment curatif*, choisissent toujours d'après la loi « *Similia similibus* » trouvée et formulée par Hahnemann, un médicament dont l'effet primitif ait *le plus d'analogie que possible* avec l'ensemble des symptômes de la maladie qu'ils ont sous les yeux, et cela, afin que la réaction donne lieu à l'état opposé, c'est-à-dire ramène la santé.

Ainsi contre la constipation, ils donnent un remède qui produise la constipation; contre l'insomnie, le café, la camomille, ou tel autre remède qui sera indiqué, mais toujours capable de provoquer, à dose un peu forte, une insomnie chez une personne bien portante; le vomissement, qui ne serait pas l'effet d'une indigestion ou d'un empoisonnement, ils le feront cesser, suivant l'espèce et l'ensemble des symptômes, au moyen de certains vomitifs, d'après le précepte d'Hippocrate remis en honneur par Hahnemann.

Comme, de cette manière, il ne s'agit plus de faire opposition, mais au contraire, comme je l'ai déjà dit, d'*aider à la nature*, de seconder une force déjà en mouvement, il ne faut pour lui faciliter le triomphe que la plus légère impulsion: c'est pourquoi en place d'une massue, nous n'avons besoin que d'un simple jonc, qui est représenté par des doses de l'apparence la plus faible.[1]

[1] Lorsqu'on voit les maladies résister aux doses les plus fortes, tandis qu'elles cèdent admirablement aux doses les plus faibles convenablement administrées, ne semble-t-il pas qu'ici comme ailleurs, Dieu choisisse à dessein les

Il me semble que cela fait comprendre assez bien pourquoi, lorsqu'un remède est homœopathique ou, si l'on veut, *sympathique au mal*, [1] agissant directement sur les organes souffrants, les plus petites doses suffisent pour produire de l'effet: il s'obtient d'ailleurs d'autant mieux qu'on employe des remèdes extrêmement divisés, dynamisés, et que de plus on a soin d'écarter du régime tout ce qui pourrait en troubler l'action. Par le moyen de ces doses on débarrasse, souvent de suite, la force vitale de l'oppression qui pesait sur elle, mais lorsqu'il n'y a plus possibilité d'arrêter la maladie à son début, on la fait au moins passer d'une manière plus rapide et plus douce par toutes ses périodes jusqu'à sa terminaison.

Les doses homœopathiques sont, comme on le voit, appropriées à des organes dont la sensibilité est déjà exaltée par la maladie; et nos globules peuvent très-bien être comparés à une semence qui, pour lever et réussir, doit tom-

instruments de l'apparence la plus faible, afin de mieux manifester d'un côté sa puissance et sa grandeur, et de rappeler de l'autre cette vertu qu'on appelle humilité? Ne pourrait-on pas y trouver aussi un enseignement, que pas plus en éducation qu'en politique, on n'obtiendra jamais rien par la violence et l'oppression? Puis, chose plus remarquable encore, l'homœopathie, en guérissant et prévenant la douleur par le mal lui-même, ne peut-elle point être envisagée comme un reflet, un emblême, l'image physique de la rédemption chrétienne? C'est sur quoi il ne m'appartient pas de prononcer; mais l'on m'accordera que l'homœopathie, loin de s'isoler, se rallie au contraire à toutes les vérités, et qu'outre son côté éminemment pratique, elle offre encore aux penseurs un riche sujet de méditations. — Lorsque malade, découragé et étendu sur un lit de langueur, je n'envisageais cette belle doctrine que comme le produit morbide d'une imagination égarée, comment aurais-je pu m'attendre à trouver dans celle qui voulait bien venir à moi pour me supplier de me laisser guérir, une telle hauteur de vues, une telle profondeur de pensées? J'espère donc qu'un changement semblable dans les idées s'opèrera aussi chez beaucoup de personnes, qui jusqu'à présent, et comme moi alors, n'ont jugé légèrement que faute de connaître.

[1] Un auteur allemand a proposé de remplacer le mot d'homœopathie par celui de *homœosympathie*. Il me semble qu'en effet c'est bien plutot le nom qui conviendrait à la médecine qui *guérit sans faire de mal.*

ber dans un terrain propre à la recevoir. Une fois le grain placé en terre, le laboureur attend avec confiance et avec calme: il en est de même du médecin homœopathe qui partage toujours avec la nature l'honneur de la guérison, et peut dire comme Ambroise Paré: *Je pansai, et Dieu guérit.* En effet, un médicament est donné, une impulsion a lieu, et la nature fait le reste.

Chacun sait que sans avoir le moindre soupçon du principe fondamental de la nouvelle doctrine, on l'a depuis long-temps suivie d'instinct dans le choix d'une foule de moyens domestiques, dont l'efficacité est bien connue. Ainsi, après s'être brûlé le doigt, on l'expose à une chaleur analogue mais moins forte, capable de produire ce même mal, à un degré plus ou moins fort, sur un autre doigt sain. En s'y prenant de cette manière on guérit très-promptement et on évite la suppuration: c'est ce qui n'a pas lieu si l'on fait usage d'eau froide, bien qu'elle calme la douleur dans le premier moment. De même, une goutte de cire d'Espagne brûlante, qui tombe sur la main, n'est suivie d'aucun accident lorsque, triomphant de la douleur qu'elle cause, on la laisse refroidir sur place, au lieu de l'enlever brusquement. Les vernisseurs savent parfaitement qu'un peu de térébenthine chaude agit très-efficacement dans les brûlures. Quand le moissonneur se sent trop échauffé, il boit une ou deux gorgées d'eau-de-vie, qui le rafraîchissent; et lorsque en hiver un membre est gelé, on le plonge de suite dans de la neige, qui suffirait presque pour geler un membre sain etc. Le paysan italien ne se purge guère que lorsqu'il a la diarrhée, ou bien il prend simplement un lavement un peu vinaigré, ce qui lui réussit souvent, lorsque la dose n'a pas été par trop exagérée, etc. — Il faudra prendre garde cependant de ne pas donner trop d'extension à ce principe, car hors

du domaine de la médecine, et dès qu'on entre sur le terrain de l'*hygiène*, on retrouve la loi des contraires.

La différence de principe des deux écoles est bien remarquable avec l'*opium*, p. ex.; puisque, pendant que les allopathes s'en servent pour combattre les diarrhées, les homœopathes l'administrent pour guérir les constipations opiniâtres. — La *digitale* peut nour fournir un exemple tout aussi frappant; car, tandis que les premiers la donnent, comme on sait, pour abaisser le nombre des pulsations du cœur, les seconds s'en servent, au contraire, pour relever le pouls lorsqu'il est faible, très-lent et irrégulier.

Si l'homœopathie administrait ses remèdes d'après les mêmes principes que l'ancienne école, si elle donnait, p. ex., l'opium pour arrêter les diarrhées, l'ipécacuanha pour faire vomir, le safran comme emménagogue, rien ne serait plus insensé et plus absurde que ses petites doses, qui alors ne pourraient produire aucun effet; mais comme, encore une fois, il ne s'agit nullement d'opposer l'action directe du remède, mais seulement de provoquer à la réaction, au moyen d'une très-légère aggravation dans le sens du mal, ces petites doses sont pour elle d'une nécessité aussi absolue, que les grosses doses ponr l'allopathie.

On voit d'après cela, qu'il n'est point nécessaire, comme on l'avait cru long-temps, qu'il y ait un rapport de masse entre le médicament et le corps humain, et que le proverbe *aux grands maux les grands remèdes* est complètement faux, si l'on entend par grands remèdes de grandes doses ou des moyens perturbateurs qui bouleversent les entrailles ou secouent tout l'organisme.

« Le médecin est le ministre de la nature: n'importe ce qu'il médite, n'importe ce qu'il fasse, si la nature n'obtempère pas, il ne commande pas à la nature. »

Ce précepte si sage d'un grand médecin (Baglivi),

nous ne saurions assez le répéter: lorsqu'on ne veut pas agir palliativement, mais d'une manière vraiment curative, on ne peut obtenir ce résultat qu'en raison de la propre énergie du sujet, ou de la force vitale qui est en lui (dynamisme vital). Aussi le but de tout traitement est-il de pousser à la réaction.

Hahnemann ayant fait connaître parfaitement l'action propre ou spécifique des médicaments, on peut maintenant la provoquer de deux manières: ou directement, en agissant sur le foyer même du mal par des voies spécifiques et paisibles, au moyen d'agents purement guérisseurs (*homœopathie*), ou bien indirectement par des voies détournées et violentes, en frappant fort sur les parties saines du corps, et sur-ajoutant ainsi de nouvelles souffrances à celles qui existaient déjà (dériver, révulser, purger, cautériser — *allopathie*).

Nous laissons au jugement de chacun à décider laquelle de ces deux manières mérite la préférence.

Pour être impartial, nous devons dire que le savant chimiste Liebig ne croit point à l'homœopathie; mais lorsqu'on voit que dans son traité de chimie organique, il cherche à expliquer la maladie par la chaudière à vapeur, et à rendre compte des effets des sels neutres et de la quinine dans l'organisme, absolument comme s'ils avaient lieu dans une cornue, cela n'a rien du tout de surprenant; par contre, voici l'opinion de quelques autres hommes également remarquables par leur science, comme par l'indépendance de leur caractère.

Ecoutons d'abord la voix imposante du grand Hufeland, premier médecin de l'ancien Roi de Prusse, le plus illustre des praticiens modernes: « Sans vouloir examiner quelle peut être l'influence du régime et des petites doses, j'ai vu souvent, et bien des gens dignes de croyance ont

vu fréquemment aussi, l'homœopathie se montrer efficace dans les maladies *graves où toutes les autres méthodes avaient échoué* » (Hufeland, *Dict. hom.*, Berlin 1831.)

Il y a peu d'années, Mr Amador de Rosuero, actuellement encore l'un des professeurs les plus distingués de l'Université de Montpellier, a, en pleine chaire, présenté l'homœopathie aux étudiants; mais l'on comprend qu'il a été obligé de le faire avec beaucoup de circonspection. Voici ce qu'il a dit: « Pratiquement — l'homœopathie est une méthode de plus à ajouter aux autres méthodes existantes, mais méthode qui surpasse généralement les autres. C'est un chemin de plus, mais plus droit, et sur lequel on marche avec plus de célérité et de sûreté, de commodité même: ce chemin n'efface pas les voies anciennes, mais il conduit plus vite et mieux au but. Théoriquement — l'homœopathie est pour nous une doctrine congénère avec le vitalisme: que dis-je? c'est le vitalisme lui-même appliqué largement à la thérapeutique. »

Le professeur Botta dans un discours de rentrée prononcé publiquement à la Faculté de médecine de Gênes, n'a pas craint, devant une assemblée prévenue défavorablement, de ranger la doctrine des semblables au rang des meilleures doctrines médicales, et de faire entrevoir qu'un jour Hahnemann, par sa découverte de la loi des semblables et l'atténuation des doses des médicaments, occuperait le premier rang parmi les Bienfaiteurs de l'humanité. « A quel résultat final, a-t-il dit en terminant, doit parvenir la méthode hahnemannienne, actuellement répandue partout, je ne pourrais le préciser, mais j'ai dans mon âme l'espoir qu'il sera *inouï* et *immense.* »

J'espère, de mon côté, que ces réflexions pourront être de quelque utilité, et contribueront à démontrer toujours plus la vérité de l'homœopathie, ainsi que la supério-

rité de ses procédés sur ceux de l'allopathie: elles feront voir aussi que la méthode nouvelle dispose de ressources beaucoup plus nombreuses que l'ancienne; car, indépendamment des préservatifs qui lui sont propres, elle possède encore un grand nombre de médicaments *nouveaux* qui rendent maintenant plus sûre et plus douce la guérison d'une foule de maladies qui se montraient et se montreront toujours rebelles aux traitements allopathiques. C'est ce qui a lieu non pas seulement pour les maladies *chroniques* et nerveuses, que nos confrères allopathes nous abandonnent volontiers, mais encore pour beaucoup d'affections *aiguës* (croup, hémoptysie, fluxion de poitrine, pleurésie etc.), où il n'y a pas un instant à perdre. — Quant aux maladies *mentales*, elles ne peuvent guérir autrement que toutes les autres maladies; et en effet, les premiers succès de Hahnemann, qui frappèrent le public, furent précisément la guérison de plusieurs aliénés dans l'hospice de Georgenthal. Parmi eux se trouva un homme de lettres nommé Klockenbring, auquel une épigramme de Kotzebüe avait fait perdre la raison.

Pour ce qui est des maladies *chirurgicales*, il y aura toujours des cas qui nécessiteront la main habile du chirurgien: cependant les ressources de l'homœopathie en ont déjà restreint le nombre; et plus d'une fois en agissant sur la cause interne du mal, on est parvenu à conserver des membres dont l'amputation avait été déclarée indispensable par les chirurgiens les plus renommés.

Terminons en observant que comme l'homœopathie agit directement sur le siége du mal, elle n'a presque jamais besoin de répandre le précieux fluide vital;[1] de plus,

[1] La physiologie nous enseigne que le sang est une *chair coulante*, mais elle ne se reforme pas aussi vite qu'on le croit généralement; et les émissions sanguines, dont on abuse encore tant, sont très-souvent la cause des hydro-

comme elle peut se passer également de l'emploi des vésicatoires, des sétons, des cautères, des moxas, elle n'affaiblit nullement les malades, et leur rend la santé sans les faire passer par de longues convalescences.

Dynamisme vital et médicamenteux, expériences sur l'homme sain, loi de spécificité ou des semblables, petites doses, un seul remède a la fois, au lieu des anciens mélanges de drogues: voilà la base de la réforme médicale.

Honneur à tous les médecins consciencieux et zélés, qui, depuis Hippocrate jusqu'à présent, ont, d'après leurs convictions, rempli la noble mission de soulager et de guérir: mais honneur surtout au grand Hahnemann!

pisies, de l'état chlorotique, des gastralgies, de la faiblesse des yeux etc. Au reste, bien des professeurs même allopathes, et de ceux encore qui font le plus autorité en médecine, comme Cruvelhier et d'autres, se sont déjà prononcés contre les émissions sanguines, qui ne remplissent presque jamais le but qu'on se propose d'atteindre.

GUÉRISONS

OBTENUES A L'AIDE DE L'HOMŒOPATHIE,

et observations pratiques sur quelques-unes des maladies les plus fréquentes.

En médecine comme au sanctuaire de la justice, il faut des *faits* bien plus que des paroles.

FODÉRÉ de Strasbourg.

Si la *médecine nouvelle* a fait, comme on l'a vu, de louables efforts pour prévenir avant tout le plus de maux que possible; si elle a cherché avec le plus grand soin à préserver l'humanité de beaucoup de misères et de souffrances; si enfin, par suite de ses travaux, elle peut nourrir l'espoir de voir les générations futures plus saines et plus robustes, elle n'a point pour cela négligé l'étude du traitement curatif et direct des maladies. C'est ce que je viens d'essayer de faire comprendre au moyen du raisonnement: maintenant je vais démontrer que la pratique, loin de faire défaut à la théorie, l'appuie au contraire et la confirme d'une manière bien propre à donner aux médecins les plus grands encouragements.

Il me suffira pour cela de rapporter en abrégé quelques histoires de guérisons empruntées à mon journal: non seulement elles serviront à compléter cette esquisse de l'homœopathie, mais encore à donner une idée de ce que,

dans les maladies plus graves, on peut déjà accomplir à l'aide de ses procédés, et de ce qu'il est maintenant permis d'espérer de l'avenir.

Les *maladies de poitrine*, qui sont si fréquentes et affligent tant de familles, étant surtout celles qui prédominent parmi les étrangers qui passent l'hiver à Pise, et celles que j'ai été le plus à même d'observer et d'étudier, je choisirai de préférence parmi ces maladies les quelques observations qui vont suivre: elles feront voir que la nouvelle méthode en aborde le traitement avec une supériorité marquée.

1re Observation.

Phthisie commençante avec crachements de sang.

Au commencement de mars 1848, le nommé *Giovanni Sciasselloni*, tailleur à Pise (via Silvestri n° 377 près S. Martino), âgé de 41 ans, me fut amené par un médecin de mes amis, le Dr Lambissis de Smyrne, qui désirait *voir* si réellement les petites doses homœopathiques avaient de l'efficacité. Le pauvre malade, qui eut de la peine à se traîner jusque chez moi, sortait de l'hôpital, où pendant les cinq mois qu'il y avait été, on l'avait saigné un grand nombre de fois; en outre de cela, on lui avait posé une quantité de vésicatoires, et posé un cautère sur la poitrine; mais le tout sans aucune amélioration. Son visage était pâle et défait, car depuis bien des années il crachait souvent une assez grande quantité d'un sang rouge écumeux, surtout en automne et au printemps; de plus il avait habituellement de l'asthme et des accès de toux très-fatiguants. La nuit il dormait peu et était obligé de rester assis sur son lit. — Après l'avoir bien ques-

tionné et examiné, je lui donnai, sans beaucoup d'espoir, un remède pour 7 jours, et lui dis de tâcher de revenir lorsqu'il l'aurait fini; il n'y manqua pas, et continua à venir de temps en temps pendant trois mois, se trouvant chaque fois un peu mieux: enfin je ne le vis plus; et ayant quitté Pise à la fin de l'hiver, comme tous les étrangers, je ne sus ce qu'il était devenu. L'année suivante, étant retourné dans cette ville, je vis un jour entrer chez moi, en petite tenue militaire, un homme à l'air martial et au teint hâlé. Lui ayant demandé ce qu'il voulait et qui il était, il me dit: « Comment, Mr le docteur, vous ne reconnaissez pas Giovanni? et pourtant, après Dieu, c'est à vous que je dois la vie. L'été dernier, quelques mois après votre départ, je me suis senti assez bien pour m'engager comme volontaire, et depuis peu de semaines seulement je suis de retour de la campagne de Lombardie que j'ai très-bien supportée. Ayant appris que vous étiez ici, j'ai voulu venir vous témoigner ma reconnaissance. »

2me Observation.

Ancienne affection pulmonaire avec complication au foie.

Mr S.... ancien chef d'une maison de commerce d'Odessa, âgé de 59 ans, était depuis huit ans affecté de la *poitrine.* Lorsque je le pris en traitement il ne dormait presque plus la nuit, à cause d'une toux à peu près continuelle avec dyspnée et expectoration abondante de matière purulente; le pouls était fébrile, les pommettes colorées, saillantes, le fond du teint et la sclérotique (blanc des yeux) jaunâtres, la faiblesse extrême; de plus il y avait fréquemment douleur à la région hépatique, et assez souvent diarrhée, quelquefois même défaillance. Ajoutons que la mort de

deux enfants déjà grands n'avait pu qu'aggraver le pronostic. Après avoir consulté dans différentes villes, où il avait séjourné pour sa santé, bien des médecins, Mr S.... avait perdu toute confiance dans la médecine et ne faisait plus rien depuis assez long-temps. Malgré cela, il n'avait jusqu'alors rien voulu savoir de l'homœopathie; mais ayant entendu parler de moi par une Dame que je soignais, et ne pouvant d'ailleurs rester plus long temps dans cet état, il me pria de venir le voir et de chercher à le soulager un peu d'une manière ou d'une autre. L'auscultation et la percussion n'étant pas même nécessaires pour constater l'état de ses poumons, je ne pus promettre autre chose que de faire tout mon possible. Après une quinzaine de jours l'amélioration était déjà assez sensible pour que le malade eût pris la plus entière confiance. Cela se passait aussi à Pise, au commencement de l'hiver 1848, où alors mon malade ne pouvait songer à sortir de la chambre et avait complètement perdu l'espoir de revoir son pays. Au printemps suivant, non seulement il fut assez bien pour y retourner, mais encore il pouvait se promener pendant une heure *à pied* aux Cascines.

Mr le général de M...., connaissance de mon malade, ayant été témoin de ce fait, me consulta pour un rhume dont il n'avait pu se débarrasser depuis environ quatre ans: quinze jours aprés il en était complétement délivré.

3me Observation.

Hémoptysie par suppression d'hémorrhoïdes.

Mr B..., chef d'une maison de Livourne, âgé de 28 ans environ, me consulta dans l'hiver de 1847 à 48 pour des crachements de sang qui avaient résisté à tous les traite-

ments allopathiques. Les sangsues et les pilules composées avec de l'*aloès* et autres médicaments préconisés dans les cas de ce genre avaient également échoué. Les médecins croyant Mr B... affecté de la poitrine, lui conseillèrent de louer un petit appartement à Pise et de faire au printemps suivant un voyage sur mer. Lorsqu'il vint me trouver il avait l'air assez gravement malade, et paraissait tout découragé. Je jugeai d'abord que tous les symptômes qu'il éprouvait n'étaient que l'effet d'une suppression hémorrhoïdale, qui après un traitement convenable se rétablirait et guérirait très-bien. D'aprés cela, je lui donnai les meilleures espérances, lui remis quelques remèdes, et un mois après il était parfaitement guéri. Ce ne fut que de temps en temps et rarement qu'il vint dans son logement de Pise, et il va sans dire qu'il laissa à d'autres le plaisir d'aller sur mer faire le voyage conseillé. — Si au lieu d'un traitement homœopathique, il eût continué à être soigné par des saignées et des purgatifs, nul doute qu'il serait tombé bientôt dans un dépérissement qu'alors il eût été impossible de guérir.

L'homœopathie a également pour les maladies de l'*estomac*, du *foie*, et des *intestins*, beaucoup plus de ressources que la médecine ordinaire; car sans jamais faire usage de ce qu'on appelle purgatifs, vomitifs etc., elle parvient très-bien à les guérir, d'abord en moins de temps, puis d'une manière beaucoup moins pénible et moins désagréable pour le malade.

Il est des médicaments qui, même à très-petite dose, exercent une action élective sur l'estomac et les intestins, mais l'effet n'en est jamais purgatif. Y a-t-il dyssenterie? ils la guériront. S'agit-il au contraire d'une constipation?

ils la feront cesser: rien de plus. C'est ainsi que souvent nous employons l'*ipécacuanha*, l'*émétique*, contre certains embarras gastriques, sans jamais exciter le vomissement; de même nous employons fréquemment la *coloquinte*, le *jalap*, la *rhubarbe* etc., pour modifier les intestins, ce qui a lieu sans qu'ils produisent aucun de leurs prétendus effets.

Vous ne faites donc jamais usage de purgatifs en homœopathie? me direz-vous; cependant ne sont-ils pas nécessaires pour chasser du corps les humeurs *peccantes* ou viciées? — Cette idée qui repose sur un vieux préjugé, est, soyez-en sûr, cher lecteur, tout ce qu'il y a de plus faux; car le tube digestif n'est point une cheminée qu'il faille ramoner tous les mois ou toutes les années: d'ailleurs pour guérir et purifier l'économie de ses produits morbides, il ne suffirait point de les chasser au dehors; il faudrait en bonne logique enlever la cause, ce qu'on ne pourrait faire qu'en modifiant les tissus qui les sécrètent. Or, c'est ce que nous faisons, toutes les fois que c'est nécessaire, au moyen de certains spécifiques; mais en thèse générale, et à part les cas d'empoisonnement ou d'obstructions mécaniques, il n'y a aucune nécessité à faire usage de moyens et de doses qui agissent sur les entrailles d'une manière tout-à-fait révolutionnaire.

Si l'allopathie connaissait les propriétés réelles des médicaments, elle ne recommanderait pas si chaudement ses purgatifs; car mieux vaut toujours guérir un mal par un remède proche et direct que par un soit-disant purgatif ou remède éloigné et indirect.

Sous la rubrique des *purgatifs* drastiques se trouve dans les matières médicales un remède qu'allopathes et homœopathes administrent également, quoiqu'à doses bien différentes, contre certaines hydropisies; c'est l'*helleborus niger*. Les premiers ne voient, cela va sans dire, dans

son action curative que l'effet d'une simple révulsion intestinale, tandis que ce remède n'agit que comme spécifique. Ce qui le prouve, c'est qu'à dose homœopathique il guérit sans produire une selle de plus, sans la moindre crise, et qu'ensuite il donne lieu, chez un homme bien portant, à des *gonflements* et autres symptômes très-analogues à ceux de l'hydropisie. — L'on sait que les anciens employaient aussi l'hellébore avec succès contre certains dérangements du moral. Eh bien, ici encore nous avons une preuve à l'appui de la spécificité; car comme Hahnemann a aussi observé attentivement les effets que chaque remède produisait sur le moral, nous savons que l'hellébore agit spécialement non sur les intestins, mais sur le *cerveau*, et produit chez tout homme qui en ferait usage pendant quelque temps, de la mélancolie et une espèce de folie: cela nous explique donc son efficacité dans ces maladies.

J'ai souvent guéri à l'aide de nos procédés homœopathiques des dérangements d'estomac, des jaunisses (ictère), des constipations opiniâtres et des diarrhées; tout dernièrement encore un cas de cholérine chez une jeune paysanne, que déjà le surlendemain je trouvai guérie et balayant devant la ferme.

Comme il n'entre pas dans mon plan de donner ici des détails sur ces guérisons de chaque jour, je dirai un mot sur les *vermifuges*. Ils sont de deux espèces, dont il est important de faire la distinction. Les uns, comme le *semen contra* (barbotine), la *mousse de Corse*, la *fougère mâle*, ont sur les vers une action toxique directe; mais là se borne le plus souvent leur rôle. Les autres ne les expulsent qu'en agissant sur la cause et faisant disparaître l'état morbide général, qui disposait l'économie à se laisser envahir par ces parasites. De ces deux séries de vermifuges, la médecine

ordinaire ne possède que la première, qui sans doute aura toujours son efficacité, mais ne suffit pas. Après avoir expulsé les vers de cette manière, il faudrait toujours en *prévenir* le retour, la formation, au moyen des médicaments que la nouvelle méthode met aux mains des praticiens.

L'hiver dernier je remis à une dame un vermifuge pour ses enfants. Habituée, comme elle l'était, à prendre les remèdes en substance, elle ne pouvait croire que de si petits globules pussent avoir de l'effet; aussi le soir en administrant la dose prescrite, il lui prit fantaisie de mettre sur sa langue un ou deux de ces globules afin de s'assurer que le goût n'en était point mauvais. Le lendemain elle pouvait à peine le croire; mais cela avait suffi pour lui donner la preuve qu'elle ferait bien de prendre du même remède que ses enfants.

Les *fièvres* gastriques, bilieuses, rhumatismales, intermittentes etc., sont également traitées avec succès au moyen des antiphlogistiques puissants de l'homœopathie. C'est ainsi que l'hiver dernier un médecin allopathe de mes amis, le Dr C...., dont je soignais la famille, vint me demander quelque chose pour une pauvre femme, nouvellement accouchée, qui présentait tous les symptômes d'une *métrite* commençante, maladie très-grave pour laquelle un autre médecin venait d'ordonner une application de sangsues. Je remis de suite quelques poudres pour en faire prendre une toutes les heures, et félicitai mon collègue d'avoir déconseillé les sangsues. Le lendemain il m'apprit que la personne était hors de danger, et bientôt elle fut complétement rétablie. [1]

[1] Où l'homœopathie n'est pas connue, nul n'est à l'abri des sangsues : les femmes surtout en sont, on peut dire, la proie. La première menstruation

Voici une dernière observation qui offrira peut-être quelque intérêt :

4me Observation.

Angine catarrhale commençante, avec complication gastrique.

Pendant l'hiver de 1848 à 49 mon frère qui était à Pise et désirait voir quelques guérisons par l'homœopathie, vint un matin me chercher pour son hôte et son hôtesse qui depuis deux ou trois jours se trouvaient l'un et l'autre indisposés. Il y avait chez tous deux assez forte inflammation des amygdales, de la luette et du voile du palais, avec sensibilité douloureuse et difficulté d'avaler; de plus agitation du pouls, soif, céphalalgie frontale et perte d'appétit; la langue était saburale, et l'un de ces malades surtout se plaignait d'une grande lassitude dans les membres. D'après le relevé rapide de ces symptômes et l'indication de la cause qui était une répercussion de transpiration, je fis dissoudre quelques globules d'un remède dans un verre d'eau, et leur dis d'en prendre tous deux une cuillerée de deux en deux heures; puis je leur ordonnai de faire diète, de se vêtir plus chaudement et de rester bien tranquilles jusqu'à mon retour. Mon frère, médecin allopathe, qui

s'annonce-t-elle péniblement ? — vite des sangsnes. — Se fait-elle mal ? — des sangsues. —Se termine-t-elle avec orage ? — encore des sangsues. — Survient-il quelque inflammation ? —de nouveau des sangsues. Il leur faut partout et toujours trébucher sur les sangsues. C'est au point que, les marais n'y suffisant plus, on a dû, il n'y a pas longtemps, inventer à Paris des sangsues artificielles. — Cette méthode parfois réussit ; mais, comme disait spirituellement une dame, quand elle réussit ce n'est pas tout ; il faut ensuite guérir de la guérison. — Mieux vaut donc, pour calmer les symptômes inflammatoires et l'agitation fébrile, se servir d'un médicament qui agisse sur la cause, de nature dynamique, de même que pour arrêter l'ébullition d'un liquide, il sera toujours plus sensé, au lieu d'en vider une partie, de diminuer simplement l'ardeur du foyer.

était présent, me regardait faire avec un air de doute, qui semblait dire: Tu es bien adroit si tu t'en tires sans recourir à un purgatif. Le lendemain il vint lui-même, tout étonné, m'annoncer qu'ils se trouvaient beaucoup mieux, et le surlendemain l'un et l'autre étaient entièrement guéris. — Des guérisons aussi promptes ne sont point rares, et je dirai même qu'il s'en opère journellement au moyen de l'homœopathie.

Le croup étant une maladie plus rare en Italie que dans le nord, j'en laisserai dire quelque chose au Dr Grenier, qui pendant son séjour à Rome eut l'occasion d'en traiter un cas avec le plus grand succès.

« Tout le monde sait de quelle difficulté il est pour l'allopathe de triompher du croup: la raison est surtout la pauvreté de médicaments. L'allopathe combat le mal par des moyens révulsifs, vomitifs, sudorifiques, vésicants, ou par des saignées, lesquelles ne sont pas un médicament, n'agissent que négativement et par soustraction, et ont le triste avantage de lutter contre l'inflammation à condition de débiliter, ou bien encore il a recours à une opération chirurgicale. Il lui serait bien plus avantageux de combattre le mal par des moyens directs, et dont l'action se portât spécifiquement sur l'organe attaqué; mais ces moyens où les prendrait-il? encore une fois sa matière médicale n'est que haillons et misère; elle ne lui indique rien. Il connaît bien l'*aconit* et la *belladonne*, mais la routine des écoles lui a toujours fait accroire que ces deux agents n'étaient que des narcotiques, rien de plus; il n'a jamais ouï dire ni soupçonné qu'ils fussent d'excellents antiphlogistiques et admirablement propres à éteindre cette complication croupale de spasme et de congestion. Il connaît bien *spongia* et *hepar sulphuris*, mais que lui sert? Qu'est-ce que l'*éponge* allopathique? un médicament qui lui a servi

jadis contre le goitre, actuellement mis au rebut; l'*hepar* ne lui est permis que contre les maladies de la peau. Il connaît le *phosphore;* mais ne sachant le diviser, riant des petites doses, il en a peur et le proscrit. » — Quant au *lachesis*, qui peut également rendre des services dans les angines aiguës avec péril de suffocation (ainsi que chez les asphyxiés par immersion dans l'eau), il n'a garde de le connaître: c'est un médicament de création homœopathique; voyez plutôt le divertissant feuilleton de la *Gazette médicale* de Paris (nov. 1848, p. 931), où l'auteur cite en plaisantant le remède *achésic*, qu'il croit, ou fait semblant de croire être le produit de quelque plante du Brésil!

Bien d'autres maladies, notamment les *scrofules*, si fréquentes dans ce pays et si rebelles partout aux traitements allopathiques, sont traitées par la méthode nouvelle avec beaucoup de succès. Il me serait facile de citer des faits à l'appui de ce dire; mais comme cet article est déjà trop long pour les limites que je me suis imposées, je suis obligé de me borner aux courtes observations qui précèdent: il me suffit d'ailleurs d'avoir démontré aussi par la pratique, que l'homœopathie, moins absurde qu'une purgation, moins ridicule qu'un clystère, moins hideuse qu'un vésicatoire ou qu'un cautère, est une science profonde, rationnelle et indispensable à tout homme qui se présente pour guérir son semblable.

RÉGIME HOMŒOPATHIQUE.

Pour vivre long-temps l'homme doit faire usage d'aliments nourrissants et non médicamenteux.

HUFELAND.

En tout temps on fera bien d'observer certaines règles dans la nourriture et les habitudes du corps et de l'esprit; mais c'est surtout lorsque la santé est dérangée, ou pendant qu'on prend des remèdes, qu'il importe d'éviter tout ce qui pourrait augmenter le mal et détruire, au moins en partie, l'effet des médicaments homœopathiques. Au reste, ce régime, qu'on a souvent cherché à représenter comme étant avec l'imagination l'unique cause de guérison par la nouvelle méthode, est des plus simples, puisqu'il se borne à ce que dicte déjà le simple bon sens : *N'employez comme aliment aucune substance médicinale.* Ainsi sont prohibés surtout les épices, les liqueurs, l'eau-de-vie, le café, les herbages de haut goût et les cosmétiques; mais la nourriture (et cela est nécessaire chez l'enfant encore plus que chez l'homme) doit être suffisante et surtout *réglée;* puis l'on doit, autant que possiblo, faire chaque jour de l'exercice en plein air, suivant la saison et l'état de ses forces.

L'homœopathie est guidée dans le régime qu'elle prescrit, comme dans tout le reste, par des principes parfaitement rationnels: ainsi elle défend la salade parce qu'il est reconnu que les acides augmentent l'action de certains remèdes, tels que l'Aconit et la Belladonne, tandis qu'ils

annuleraient celle de certains autres. De même elle proscrit l'usage du thé de Chine, parce qu'il produit chez les personnes impressionnables, comme chez celles qui n'y sont pas habituées, plus ou moins de palpitations avec de l'inquiétude et de l'agitation. Je connais même des dames auxquelles la simple vapeur du thé servi dans un salon, suffit pour déterminer ces symptômes ainsi qu'une insomnie. Il y a également de bonnes raisons pour les autres choses défendues, qui ne sont, il faut en convenir, que des besoins tout-à-fait factices, que l'homœopathie tend à restreindre beaucoup mieux que ne peuvent le faire les sociétés de tempérance. Sous ce rapport la réforme médicale doit intéresser particulièrement les économistes, car elle rendra d'un côté les nations moins tributaires de l'étranger, et de l'autre elle contribue directement au bonheur, à la santé et à la moralisation des familles.

Pour en revenir au régime, il va sans dire que sa sévérité n'a d'autre durée que celle du remède qu'on a pris; et même pendant un traitement qui devrait être un peu long, comme cela a lieu dans les maladies chroniques, Hahnemann tout le premier, a reconnu qu'il y aurait danger à changer brusquement d'anciennes habitudes, surtout chez les personnes âgées, et il n'en a pas moins fait, même avec les malades de cette catégorie, des cures admirables.

Le médecin homœopathe peut donc dans certaines occasions modifier plus ou moins le régime; mais en thèse générale, il doit être observé scrupuleusement.

Autrefois, le malade s'y refusait souvent, en opposant à son médecin arbitraire pour arbitraire; mais maintenant qu'il y a un précepte clair, précis et dicté par le bon sens, il comprendra que pour être plus vite guéri, il est dans son intérêt de s'y soumettre et de l'observer.

Je recommanderai encore de ne jamais dormir de suite après un repas, de ne pas se coucher trop tard, de ne laisser la nuit aucune fenêtre ouverte, de ne point faire usage de parfums, de ne conserver dans les appartements que des fleurs complètement inodores, telles que la Camélia, la *Fuchsia coccinea*, la primevère de la Chine, et de faire aérer chaque jour l'appartement, afin de le garantir de l'humidité. Une trop grande chaleur, ou sécheresse de l'air, est aussi à éviter; pour cela il sera bon en hiver de placer sur le poële un vase contenant de l'eau destinée à se vaporiser et à remplacer celle qui a été absorbée par la chaleur: souvent ce simple moyen suffit, surtout dans les pays où l'on fait usage de houille et de poëles en fonte, pour prévenir des maux de tête, que l'on ne savait à quoi attribuer. Le matin on fera ordinairement, pour se laver, usage d'eau froide, et on se nettoyera la bouche avec une brosse douce et de l'eau seulement aiguisée de quelques gouttes d'esprit de vin; puis si l'on tient à se servir de poudre dentrifice, on devra prendre du sucre de lait réduit en poudre impalpable et exempt de toute odeur.

On aura soin d'éviter l'air du soir, surtout au coucher du soleil, ainsi que les vents de l'est et du nord, qui sont souvent funestes aux personnes délicates de la poitrine. Enfin, les malades qui ont l'habitude de priser pourront la conserver, en ayant soin toutefois d'en être sobres: ceux qui ne peuvent se passer de fumer, le feront le moins possible et toujours à distance des remèdes, avec une pipe garnie d'un long tube; de plus ils laisseront au moins une heure d'intervalle avant et après avoir pris un remède.

Pour ce qui est des traitements hydrothérapiques, l'eau froide, qui doit une partie de ses propriétés à la *Silice*, peut, en aidant à la réaction, servir dans quelques affections comme un auxiliaire utile à l'homœopa-

thie: cependant son emploi demande de la prudence et les conseils d'un bon médecin. Les étrangers qui vont en Suisse pendant l'été, y trouveront plusieurs établissements bien organisés: nous recommandons entr'autres celui d'Albisbrunn près Zurich, qui est dirigé par le Dr Brunner.

Remarque importante.

Lorsqu'un malade n'habite pas la même ville ou ne peut se rendre auprès du médecin, il peut lui écrire; mais il faudra avoir soin, surtout si le médecin ne connaît pas encore la personne, d'indiquer d'abord son âge, son état physique, sa constitution faible ou forte, son état moral, intellectuel, son caractère, gai ou triste; ensuite il faudra énumérer les symptômes *généraux*, en commençant par les symptômes fébriles, tels que frissons, chaleur, sueur; puis le nombre des pulsations que le pouls donne ordinairement par minute, l'état de la peau, de la tête, des yeux, de la poitrine, de l'estomac, de l'abdomen, des membres, des reins etc, enfin les douleurs dont on souffre, en tâchant toujours autant que possible d'en préciser le siège, la durée, le caractère et le moment où elles apparaissent ordinairement. En indiquant les symptômes *particuliers*, le malade ne négligera pas d'indiquer l'état de la langue; il dira si chez lui il y a habituellement soif ou adipsie, s'il a quelque goût ou désir particulier, s'il a de la toux, quel en est à peu près le caractère, et s'il y a quelque chose à remarquer sur l'expectoration; après cela il cherchera à préciser encore, le mieux qu'il pourra, les circonstances qui influent en bien ou en mal sur sa maladie, telles que le mouvement, le repos, le froid, la chaleur, le sommeil etc.; si les rêves offrent souvent quelque chose

d'insolite, il ne craindra pas de le dire; puis, s'il a perdu jeune ses parents il le mentionnera, ainsi que l'*origine*, la cause à laquelle il pense pouvoir attribuer son mal, les maladies antérieures qu'il a eues et les principaux remèdes qu'on lui a fait prendre alors. Enfin les dames n'oublieront pas de donner quelques détails sur ce qui est, chaque mois, le plus grand régulateur de leur santé.

Moyennant cela, le médecin pourra toujours envoyer de suite quelques directions et médicaments, qui, s'ils ne suffisaient pas pour guérir, procureront au moins un prompt soulagement.

Lors même que le malade pourrait venir lui-même vers son médecin, ce qui en cas de possibilité vaudra toujours mieux, il sera très-utile aussi, *surtout la première fois*, de mettre tout cela par écrit avec son nom et son adresse, afin de laisser au médecin ce tableau, qui complété par lui le mettra mieux à même de réfléchir sur la maladie ainsi que sur les spécifiques qu'elle exige pour guérir.

COURTE NOTICE SUR HAHNEMANN.

Samuel Christian Hahnemann, docteur en médecine et chirurgie et conseiller aulique, est né à Meissen en Saxe, le 10 avril 1755, de parents sans fortune. Ses succès dans les écoles élémentaires lui procurèrent l'enseignement gratuit dans les classes supérieures ainsi que l'affection de ses maîtres. A 14 ans il suppléait déjà ses professeurs dans l'enseignement des langues mortes, et à 19 il se rendit à Leipzick pour étudier la médecine. De bonne heure il avait manifesté son goût pour cette science, car, avant de quitter le collége, il lut publiquement une dissertation latine *sur la sagesse de Dieu dans la construction de la main de l'homme*, qui lui valut beaucoup d'éloges.

Après deux ans d'étude, il passa à Vienne afin de suivre les hôpitaux, et là il acquit bientôt la confiance de l'archiâtre impérial *de Quarion*, qui souvent le chargeait, lui jeune étudiant étranger, de le remplacer dans la visite de ses malades à son hôpital et même en ville. En 1778, après avoir reçu le doctorat en médecine et chirurgie, Hahnemann commença à exercer l'art de soulager et de guérir ses semblables; mais dégoûté bientôt par les contradictions sans nombre de la médecine ordinaire et par le vide de ses théories, il renonça, pour s'occuper de travaux de cabinet, à la pratique médicale, sans se laisser

arrêter par la pensée qu'elle lui avait déjà procuré aisance et considération.

En 1790, en traduisant la *Matière médicale de Cullen*, il fut si mécontent des hypothèses gratuites par lesquelles on tentait d'expliquer la puissance fébrifuge du quinquina, que pour éclaircir cette question il résolut de l'expérimenter sur lui-même. Après quelques jours d'usage de la décoction de cette écorce, Hahnemann ressentit une fièvre très-analogue à celle que cette substance guérit le mieux, et il fut également très-étonné de voir qu'elle faisait naître en outre une foule de symptômes, dont il n'avait jamais été question dans les matières médicales. Hahnemann, frappé de cela, jugea qu'entre cette propriété fébrigène et la propriété fébrifuge il *devait* nécessairement y avoir un rapport. Il n'y avait là cependant qu'un *a priori*, et l'expérience seule pouvait en décider; aussi n'hésita-t-il pas à l'interroger avec tout le zèle, la patience et le génie d'observation dont il était doué: bientôt ses suppositions se confirmèrent, et il put se convaincre de la manière la plus manifeste que ce rapport de cause à effet, loin de se borner au quinquina, avait également lieu avec les autres substances. C'est ainsi que peu à peu il fut conduit à reconnaître et à formuler la loi thérapeutique par cet axiome: *similia similibus curantur*. Hahnemann comprit alors que pour arriver à un grand résultat, il fallait étudier avec le plus grand soin, d'abord les médicaments déjà reconnus comme ayant une action spéciale sur l'organisme; c'est pourquoi après le quinquina, il continua ses expériences avec le mercure, le soufre, la digitale, la belladonne etc. Doué heureusement d'une santé parfaite, il ne se laisse point rebuter par la perspective de cet immense travail, s'y dévoue au contraire tout entier, l'on peut dire corps et biens, et consent à se constituer en état de maladie permanent, en

s'associant aussi pour cela un certain nombre d'élèves dévoués. En même temps, il compulse tout ce qui a été écrit sur l'action des drogues simples, sur les empoisonnements violents comme sur les lentes intoxications, et le résultat de ce genre de recherches vint encore confirmer en tous points ses propres essais. Enfin, pour contre-épreuve, il administra à différents malades les substances aptes à produire chez un homme sain l'état le plus analogue avec celui de la maladie qu'il voulait guérir: le succès de ces traitements d'essai ne laissa plus aucun doute et vint donner à la nouvelle loi une dernière et irréfragable sanction.

Désormais, en paix avec sa conscience par la découverte d'un guide rationnel pour obtenir la guérison des maladies, Hahnemann s'adonna de nouveau à la pratique de la médecine, tout en continuant ses travaux de matière médicale: ils durèrent grand nombre d'années, et ce fut seulement après dix ans qu'il commença à publier le résultat de ses expérimentations.[1] Nous devons dire cependant

[1] Elles ont été répétées per deux sommités de l'école allopathique dans l'idée de prouver la fausseté de l'homœopathie et la non-existence de la loi de similitude; mais, chose curieuse, au lieu d'atteindre ce but, elles ont au contraire servi à en confirmer de nouveau la vérité. Une très-grande analogie ayant eu lieu entre les effets obtenus par le professeur Jörg de Leipzig et ceux indiqués par Hahnemann, l'opposition aveugle qui se manifestait au commencement des publications de ce professeur, se changea peu à peu et comme par miracle en un vif enthousiasme pour l'expérimentation des remèdes. — Peu après, le Dr Kopp de Hanau, conseiller du Prince de Hesse, qui s'était chargé, lui, de démontrer au lit du malade la vanité du système homœopathique, put aussi vérifier, quoique bien à contre-cœur, l'existence de la loi des semblables. Homme franc et loyal, il eut la bonne foi et le courage de l'avouer dans un ouvrage très-propre à amener à notre méthode tout praticien intelligent et consciencieux; mais malgré son extrême retenue, la mauvaise humeur de ses collègues allopathes se manifesta peu après dans un pamphlet dirigé contre lui et intitulé: *Kopp et l'homœopathie.* Dans ce pamphlet l'auteur, professeur Sachs de Königsberg, un des plus fougueux adversaires de notre école, prodigue aux partisans de Hahnemann les insultes les plus grossières et les plus inconvenan-

que bien avant, les succès qu'il obtint par cette nouvelle voie frappèrent le public et lui attirèrent souvent de la part de ses confrères une jalousie qui le contraignit assez fréquemment à changer de résidence. Heureusement que cela aussi devait contribuer puissamment à répandre la vérité nouvelle.

D'abord Hahnemann employait les substances en nature, mais l'expérience ne tarda pas à lui démontrer qu'avec le nouveau principe, il était nécessaire de les administrer à des doses beaucoup moins fortes, et que même, le plus souvent, la guérison s'opérait d'autant mieux que le remède était plus atténué, plus divisé: ce fut ce qui le conduisit insensiblement à une autre découverte, celle du dynamisme médicamenteux, qui est tout-à-fait indépendant de celle du principe homœopathique, mais qui n'est pas moins précieuse, puisque, de même que la théorie de la psore, qui fut peut-être un peu exagérée dans le principe, elles servent toutes deux de complément à notre belle doctrine.

En 1813, le typhus ravageant les armées, Hahnemann saisit avec empressement cette occasion de mettre à l'épreuve son nouveau principe, et se chargea d'aller soigner dans un hôpital 183 soldats russes atteints de cette meurtrière épidémie: par ses soins presque *tous* furent guéris. Malgré cela et malgré le rétablissement non moins remarquable d'un certain nombre d'aliénés, Hahnemann allait de nouveau, en 1821, renoncer à l'exercice de la médecine, parce que, comme on lui défendait partout de donner les remèdes aux malades, il préférait renoncer à pratiquer, plutôt que d'exposer sa doctrine à être ruinée par

tes, oubliant tout-à-fait qu'entre hommes qui se respectent, on ne doit jamais combattre qu'avec des armes courtoises, et qu'au lieu de lui répondre on aurait pu simplement lui dire : Tu te fâches, mon ami, donc tu as tort.

des médicaments d'une origine douteuse, c'est-à-dire ayant été préparés par des personnes qui avaient intérêt à ce qu'ils ne produisissent point d'effet. – Les malades affluaient bien toujours autour de notre Maître, ses enseignements trouvaient des disciples; mais malgré cela partout et toujours il ne trouvait qu'opposition et basses passions. Quoiqu'il eût exposé d'une manière toute scientifique sa méthode et ses procédés, tantôt on prétendait qu'il n'administrait à ses malades que du sucre, auquel il donnait le nom d'un remède, et tantôt on assurait qu'il mettait dans toutes ses préparations de l'arsenic et autres poisons violents. C'est ainsi que de toutes les manières et par les calomnies les plus contradictoires on ne cessait de chercher à lui nuire, comme on le fait encore quelquefois avec ses disciples.[1]

Grâce à la protection d'un prince juste et ami des lumières, le duc de Anhalt, dont la mémoire sera toujours bénie, Hahnemann reçut alors, avec le titre de conseiller intime, l'invitation d'aller à Koethen et l'autorisation d'y dispenser gratuitement et en toute liberté ses remèdes. C'est ce qu'il accepta avec reconnaissance; et l'on peut bien dire que de cette année a daté pour sa doctrine une nouvelle ère, puisqu'en effet c'est celle où une réunion de ses disciples commença à la répandre par la publication d'un ouvrage périodique, qui se continue encore sous le titre d'*Archives de l'homœopathie.* Hahnemann put

[1] Il existe aussi certains préjugés : ainsi on entend dire quelquefois que l'homœopathie mine et use la vie; mais ce qui prouve combien cela est erroné, c'est que Hahnemann, qui pendant plus de 30 années a pris, pour les expérimenter, des médicaments à petites doses, est parvenu à près de 90 ans. — Il est d'autres personnes qui prétendent que l'homœopathie n'est bonne que dans les maladies chroniques et chez les enfants; mais la supériorité qu'on lui reconnaît alors, pourquoi l'abandonnerait-elle lorsqu'il s'agit d'une maladie aiguë ou d'un adulte? Cette supériorité elle la doit évidemment à son principe; et il est impossible que de vrai et bienfaisant qu'il était, il devienne tout d'un coup faux, trompeur et impuissant.

ainsi sans être inquiété s'occuper de la guérison des malades qui lui arrivaient de toutes les parties de l'Europe: anglais, russes, allemands des plus hautes classes affluaient dans cette petite ville, et bientôt l'acte philanthropique du duc Ferdinand devint pour sa capitale une nouvelle source de richesse.

Il est à remarquer que c'est en guérissant plusieurs médecins de maladies contre lesquelles eux et les méthodes ordinaires n'avaient rien pu, qu'il se fit les disciples les plus chauds et les plus éclairés. Ainsi M^r le Dr Necker est, lui aussi, une preuve vivante de l'efficacité et de la puissance de l'homœopathie; car comme il me l'a raconté lui-même, lorsqu'à l'âge de quarante ans, et après avoir déjà exercé pendant 20 ans l'allopathie, il se décida à consulter Hahnemann pour la maladie de poitrine dont il était affecté, ce chef d'école lui dit qu'avec les ressources de la nouvelle méthode on pourrait bien le soutenir et lui prolonger la vie encore pendant 4 ans, mais c'était, disait-il, tout ce que l'on pouvait raisonnablement espérer. Maintenant il y a de cela non pas quatre ans, mais trente ans!

En 1835 le vieillard de Koethen vint s'établir à Paris, où tant nationaux qu'étrangers affluèrent toujours à ses consultations; et c'est là que, malgré la fatigue qui devait en résulter pour lui, il a encore retouché et augmenté la 6me édition de son Organon. — Le 2 juillet 1843, après une maladie de dix semaines, Hahnemann, calme et serein, a rendu son âme à Dieu, en lui rendant grâces pour tout le bien qu'il en avait reçu, et en donnant aux personnes qui l'entouraient des marques de la plus touchante affection.

Tel fut Hahnemann: petit de taille, sa tête était forte pour la proportion de son corps, mais la dignité avec laquelle il la portait, la noblesse de son maintien et de ses manières, faisaient disparaître cet inconvénient; de plus,

sa figure était belle, et surtout son expression douce et bienveillante.

Remarquons enfin que de tout temps l'oisiveté lui fut insupportable: c'est là ce qui fait comprendre que la vie d'un homme ait pu suffire à de tels travaux.

STATISTIQUE DE L'HOMŒOPATHIE

DANS LES DIFFÉRENTS PAYS.

Pour donner une idée de l'état actuel de l'homœopathie dans les principales contrées de l'Europe, je ne crois pouvoir mieux faire que d'emprunter quelques documents à une intéressante brochure que vient de publier le Dr Croserio, qui est établi à Paris et a été honoré particulièrement de l'amitié du Maître. La loyauté allemande, observe-t-il avec raison, a été une sauve-garde contre l'oppression que la réforme médicale aurait pu éprouver par l'organisation d'une hiérarchie despotique dans ces contrées.

PRUSSE.

En Prusse l'estime que le protomedicus Hufeland portait au savoir et aux vertus de Hahnemann a rendu la persécution contre l'homœopathie très-peu active. Mais ce qui atteste surtout les heureux résultats de cette méthode, c'est la protection spéciale que diverses personnes de la famille royale lui ont accordée. En 1831, le Dr Des Guidi fut nommé à Berlin médecin ordinaire de S. A. R. la princesse Wilhelmine, et il reçut du Gouvernement l'autorisation de préparer et de distribuer lui-même ses médicaments aux malades. En 1836, le Souverain, protecteur éclairé des

sciences, des arts et du progrès, autorisa le Dr Schweickert, ancien directeur de l'hôpital homœopathique de Leipsick, à exercer la médecine dans les Etats prussiens, et notamment à Breslau, sans remplir aucune des formalités préalables.

Voici un passage d'une lettre que S.M. le Roi de Prusse a adressée en 1842 au Dr Marenzeller de Vienne, médecin en chef d'un des principaux corps de l'armée autrichienne.

« Je vous suis très-obligé de la recommandation que vous m'avez faite par votre lettre d'accorder ma protection à la médecine homœopathique: une telle recommandation, faite par un homme qui, comme vous, a pratiqué avec succès cette doctrine pendant presque un âge d'homme, est d'un grand intérêt; j'accorderai à cette doctrine médicale tout l'appui nécessaire à son libre développement. Postdam, le 3 janvier 1842. »

En 1843 parut, le 13 juillet, un ordre du cabinet autorisant les médecins gradués à distribuer les médicaments d'après les principes homœopathiques; et maintenant il y a à Berlin un dispensaire public autorisé par le Roi.

SAXE.

En Saxe, le prince Henri a nommé le Dr Schwarz homœopathe, son médecin ordinaire, et la nomination a été confirmée par le Roi. — A Leipsick le Sénat a en 1832 autorisé dans la ville l'érection d'un hôpital homœopathique.

Voici une lettre des autorités de Meissen à Hahnemann:

« Nous bourgmestre et conseiller de la ville royale de Meissen en Saxe, attestons par ces présentes et faisons savoir que le docteur Samuel Hahnemann, membre de plusieurs Sociétés savantes etc., en reconnaissance de ses ser-

vices infinis rendus au bien de l'humanité, a reçu le *droit de bourgeoisie d'honneur* de Meissen, comme souvenir de cette ville, sa ville natale, à l'occasion du 86e anniversaire de sa naissance; et j'ai délivré le présent diplôme de bourgeoisie, muni du cachet du conseil. Meissen, 20 février 1841.

Signé le conseiller de ville
HUGO JZSCHUCKE, *bourgmestre.* »

Ce diplôme a été remis par S. E. le chargé d'affaires de Saxe, personnellement à Hahnemann, le 10 avril 1841, en son hôtel à Paris.

DUCHÉ DE ANHALT.

Lettre autographe de S. A. le Duc à S. Hahnemann.

« Mon cher conseiller aulique Hahnemann, je suis heureux de pouvoir vous complimenter sur votre jubilé semi-séculaire de votre doctorat.

Par la découverte et la fondation de la médecine homœopatique, répandue actuellement dans toutes les parties du monde, vous avez rendu un si grand service à l'humanité que je me joins volontiers à vos admirateurs, qui se sont réunis aujourd'hui pour vous payer leur dette de gratitude. Comme chef de l'Etat, je me sens en outre doublement obligé de vous exprimer ma plus vive reconnaissance pour les biens si grands que moi et mon pays avons retirés de votre pratique médicale. Recevez donc mes vœux les plus sincères. Je vous prie d'accepter en même temps cette tabatière ornée de mon chiffre en brillants, comme un souvenir de ce jour et comme une faible preuve de ma souveraine satisfaction et de l'estime de vos services etc. Koethen, 10 août 1829.

Signé FERDINAND duc de Anhalt. »

DUCHÉ DE SAXE MEININGEN.

Edit ducal du 21 octobre 1834.

« Nous avons pris en sérieuse considération les progrès continuels de la nouvelle méthode curative, connue sous le nom d'homœopathie, et nous ne voulons pas qu'une doctrine médicale quelconque, basée sur la science et l'expérience, et exercée par des médecins en titre, soit gênée dans son développement ultérieur: par conséquent nous avons arrêté que les médecins seront autorisés à préparer et à distribuer gratuitement à leurs malades les médicaments homœopathiques. »

Ajoutons encore que le Duc a pour médecin ordinaire le Dr Stapf, qui est un des plus anciens homœopathes.

DUCHÉ DE BADEN.

La 2me chambre des Etats a voté à l'unanimité, dans la session de 1838, une adresse au Gouvernement pour qu'il établit dans chaque Université une chaire d'homœopathie, et qu'aucun candidat ne fût autorisé à exercer la médecine s'il n'avait donné des preuves d'être également instruit en homœopathie aussi bien qu'en allopathie; ensuite pour que les médecins homœopathes fussent autorisés à préparer et distribuer leurs médicaments.

BAVIÈRE.

En 1843 un membre de la chambre-haute a fait la proposition: « Que le Gouvernement royal devait accorder le plus grand appui possible à la médecine homœopathique. »

Dans la deuxième chambre, le comte Seinsheim président a rapporté le relevé suivant des cholériques traités à Munich.

PAR L'ALLOPATHIE.

A l'hôpital d'essai	sur	42,	morts	40.
A l'hôpital général	sur	320,	morts	149
A l'hôpital militaire	sur	129,	morts	52.
Dans la ville	sur	1808,	morts	893.

PAR L'HOMOEOPATHIE.

Sous le traitement du cons. et prof. Reubell	sur 30 il n'y a *pas eu de morts*.
Du Dr Widemann	sur 90, morts 2.
Dans l'hôpital homœopathique	sur 8 il n'y a pas eu de morts.
A Vienne	sur 430, morts 23.

Après une longue discussion, la chambre a adopté les propositions de la chambre-haute.

J'observerai qu'à la première invasion du choléra, le Gouvernement de Bavière avait envoyé en Autriche le professeur *Roth*, afin d'observer le résultat comparatif du traitement des deux écoles. A son retour il publia un volumineux rapport où est établi à 10 pour 100 la moyenne des morts chez les homœopathes, et à 50 pour 100 celle chez les allopathes; témoignage éclatant et irrécusable de la supériorité de notre méthode.

AUTRICHE.

L'Autriche est le pays où l'homœopathie est le plus développée: la plus grande partie des médecins et chirurgiens de l'armée sont homœopathes, et bientôt l'enseignement public ne pourra plus y rester étranger. — A Vienne il y a déjà une chaire pour l'homœopathie, et à l'hôpital des

sœurs de la Miséricorde il y a un service de 150 lits qui est dirigé par un médecin homœopathe. — A Lintz il y a un hôpital homœopathique de 30 lits, soutenu par des dons volontaires; à Krems en Moravie, il y en a également un de 30 lits aussi soutenu par souscriptions.

HONGRIE.

Dans leurs séances du mois de septembre 1844 *les deux chambres des Etats de Hongrie* accueillirent, presque à l'unanimité, la pétition des nombreux médecins homœopathes de Hongrie, dans laquelle ils demandaient au Gouvernement l'établissement d'une chaire et d'un hôpital homœopathique dans la capitale de la Hongrie. A Güns, l'hôpital de la ville de 150 lits est, depuis 1838, sous la direction d'un médecin homœopathe; et à Gyongios, il y a un hôpital de 40 lits érigé par souscriptions.

RUSSIE.

L'insuffisance des médecins, surtout dans les terres, a porté les seigneurs et les propriétaires de ce pays à adopter avec enthousiasme la médecine homœopathique, afin de pouvoir secourir leurs populations malades.

En 1833, parut un ukase de l'Empereur autorisant à Pétersbourg et à Moscow l'établissement de pharmacies centrales homœopathiques. — A Moscow il y a, depuis 1841, un hôpital homœopathique de 30 lits érigé par souscriptions.

FRANCE.

Le Dr Croserio observe que le Gouvernement de ce pays semble s'être fait une loi d'être toujours le dernier,

en Europe, à faire jouir le peuple des découvertes nouvelles: la vaccine, la vapeur, les chemins de fer en offrent l'exemple; il montre la même apathie pour la doctrine de Hahnemann. Malgré cela, le nombre des médecins homœopathes y devient toujours plus grand: c'est ainsi qu'à Paris seulement on en compte déjà plus de CENT! Parmi eux se trouvent des hommes du plus haut mérite; les noms de Léon Simon, Pétroz, Jahr, Molin, Croserio, puis ceux de Rapou de Lyon, Chargé de Marseille etc., sont déjà connus partout.

Bordeaux a une section de son grand hôpital qui est dirigée homœopathiquement; Marseille possède une Maison de refuge où sur 276 cholériques qui viennent d'y être traités homœopathiquement, quinze seulement ont succombé,[1] et la ville de Thoissey près Lyon a, depuis 1834, placé son hôpital sous la direction d'un médecin homœopathe. Cependant l'homœopathie n'est connue en France que depuis 1830; ce fut le Dr comte Des Guidi qui eut l'honneur de l'y introduire à son retour de Naples, où Madame Des Guidi, atteinte d'une affection de poitrine déclarée incurable, venait de recouvrer la santé par les soins de Mr le Dr Necker.

ITALIE.

L'auguste défunt Charles Albert a de sa royale égide protégé l'homœopathie contre les persécutions du protomédicat, en ordonnant qu'on respectât la liberté scientifique des médecins homœopathes. A *Turin* il y a un hôpital, et Nice en possède un aussi de 150 lits sous la direction d'un médecin homœopathe.

A *Rome* le Pape a, en 1841, accordé à Mr le Dr Wahle

[1] Voir le rapport que le directeur vient de publier dans la *Gazette de Provence,* ou le *Statuto* du 5 octobre 1849.

l'autorisation de pratiquer l'homœopathie dans les Etats pontificaux, et depuis lors, l'exercice en a été parfaitement libre.

A *Naples,* Mr le Dr Necker a guéri de l'épilepsie deux personnes de la famille royale, ce qui a fait que plusieurs des principaux médecins de la ville et de la cour se sont mis sérieusement à l'étude et sont devenus de zélés partisans de la médecine nouvelle.

En *Sicile* l'homœopathie a été introduite en 1835 par un négociant français, Mr Mure, qui avait déjà séjourné quelque temps dans cette île pour arrêter les progrès d'une *phthisie pulmonaire* très-avancée. Son état allant en empirant, il se décida à revenir à Lyon, sa ville natale, et à s'adresser en dernière ressource à l'homœopathie. Le Dr Des Guidi ayant eu le bonheur de le guérir, Mr Mure, plein de reconnaissance et d'enthousiasme envers cet art qui lui avait rendu la vie, renonça au commerce et se sentit appelé à une nouvelle destinée. Pour combattre la médecine il devient médecin, puis il retourne à Palerme et consacre sa vie et sa fortune à la propagation de sa science chérie. Là il convertit un grand nombre des médecins allopathes, établit un dispensaire où affluent les malades, et fit si bien que depuis 1844 la Sicile est en possession d'une Académie royale homœopathique, légament constituée et pouvant même conférer le diplôme de docteur.

Son but rempli, le Dr Mure alla à Paris, y fonda un vaste dispensaire où il fallut souvent jusqu'à 8 médecins pour le desservir; puis, toujours infatigable, il se rendit à Rio-Janeiro où, le 2 juillet 1847, il ouvrait par une séance solennelle, en présence de 54 membres et d'un assez grand nombre d'élèves, l'Institut homœopathique du Brésil. L'on y professe des cours sur toutes les branches

de la science médicale, et par les soins de l'Institut 24 grands dispensaires publics ont été établis dans les différentes villes de l'empire.

A Palerme il y a un hôpital homœopathique de 150 lits, et lorsqu'en 1837 le choléra sévissait en Sicile, il fut, par décret du Gouvernement, ordonné à tous les intendants de provinces de répandre *l'instruction homœopathique du choléra* par le Dr De Blasi « comme très-utile dans les calamités actuelles. »

Quatre causes s'opposeront encore long-temps aux progrès de l'homœopathie, ce sont l'ignorance, la présomption, la paresse et l'intérêt; malgré cela, le nombre des médecins homœopathes *italiens* s'accroît chaque année, et bientôt on en trouvera dans toutes les villes un peu importantes de la péninsule: les doyens sont les Drs Belluomini et Romani.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.

L'Amérique, terre de liberté s'il en fut, a été très-favorable aux progrès de l'homœopathie; et en effet nous voyons dans l'espace de dix ans la moitié des médecins embrasser la réforme médicale.

Le Dr Hering, médecin allemand, animé comme le Dr Mure de l'esprit de propagande, n'a pas été moins étonnant en Amérique que ce dernier en Sicile. Ardent, laborieux, il alla professer sa doctrine favorite dans l'Amérique du nord, et eut bientôt formé une centaine de sectateurs qui la répandirent dans toutes les principales villes de l'Union. Il publia un journal pour faire connaître l'homœopathie, et un hôpital a pu se former au moyen d'un emprunt; de plus il a reçu de l'État de Pensylvanie l'acte de constitution de l'Académie nord-améri-

caine de la médecine homœopathique dont il a été le fondateur. Maintenant le Dr Hering est à Allentown sur la Lecca professeur de médecine homœopathique à l'Institut qui est soutenu par des souscriptions volontaires.

Enfin je ne dois pas oublier d'ajouter qu'à *Munich* il y a un hôpital de 40 lits par souscriptions; qu'à *Madrid* des cours publics à l'Université ont été ordonnés par le Gouvernement; que la *Hollande* sait depuis assez long-temps apprécier la doctrine *des semblables;* que l'*Angleterre,* si remarquable par ses habitudes et ses préjugés de polypharmacie, commence à en ressentir l'heureuse influence, puisque, outre un bon nombre de médecins homœopathes très en vogue, il y a à Londres un hôpital et un Institut homœopathiques; que la *Suisse* possède, depuis long-temps dans quelques unes de ses villes, et notamment à Genève, des disciples de Hahnemann; que le Roi des *Belges* a pour médecin ordinaire un praticien du nouvel art; enfin que l'archiduc Jean d'Autriche est un partisan décidé de la réforme médicale. Voici ce que raconte à son sujet le Dr Rapou fils.

« En 1835 l'Empereur d'Autriche mourut, et l'on crut généralement et plusieurs allopathes publièrent qu'il avait été tué par des émissions sanguines imprudentes. Peu de temps après un de ses frères, l'archiduc Antoine, le suivit dans la tombe. Même affection inflammatoire, même traitement par les émissions sanguines. Presque en même temps, par une fatalité singulière, l'archiduc Jean, le Nemrod du Steyermark, se vit atteint aussi d'une violente inflammation: instruit par le sort de ses frères, il repoussa la dangereuse lancette et réclama les soins d'un praticien de l'école qui enseigne à guérir sans répandre le fluide vital. Il fit donc venir le Dr Marenzeller, qui le mit bientôt en état de courir le chevreuil sur les montagnes boisées

de sa résidence archiducale. Le contraste de ce traitement avec celui des deux augustes décédés, fit une grande impression à la cour; les progrès de notre méthode en reçurent une nouvelle impulsion, et le nombre de ses praticiens augmenta sensiblement. »

En finissant, je fais encore appel à la bonne foi, à la loyauté, à la conscience de mes collègues, dans l'espérance que ceux d'entr'eux qui liront ces lignes seront portés à réfléchir et à renoncer aux aveugles préventions qui existent encore contre l'homœopathie. — Nous ne leur disons point que la réforme de Hahnemann soit le dernier mot de la médecine, qu'avec elle on puisse guérir partout et toujours, qu'au-delà il n'y ait plus rien à découvrir. — Non; le champ est immense, et il y a encore beaucoup à faire: mais on ne peut le nier, la nouvelle doctrine est un solennel progrès; et attaquer ce progrès, si fécond déjà en résultats heureux et en bienfaits, ce serait non l'étouffer, mais le retarder bien inutilement, aux dépens de nos parents, de nos amis, de nos frères. — Quel est pour la plupart le tort de l'homœopathie? — c'est d'être de date trop récente. Dans un siècle, lorsque le savant pourra l'extraire poudreuse des rayons d'une bibliothèque et se donner du relief en la citant, alors il n'y aura pas de réaction assez enthousiaste. Sachons donc, en évitant les divisions, apprécier ce qu'elle a déjà fait dans l'espace d'un demi-siècle, et reconnaître le vrai, le bon et l'utile partout où ils se trouvent.

Résultats des traitements dans les principaux hôpitaux homœopathiques
extraits de la **Statistique** publiée par le docteur **Camille Croserio**.

HOPITAUX.	**NOMBRE** des malades.	**GUÉRIS.**	**AMÉLIORÉS.**	**NON GUÉRIS** ou incurables.	**MORTS.**	**APPORTÉS** mourants.	**RESTANTS.**	**PROPORTIONS** des traités aux morts, en défalquant les malades apportés mourants.
Hôpital homœopathique de Guns.	733	666	10	5	29	17	11	4 $\frac{1}{3}$ 0/0
Hôpital homœopathique de Gyongyos. . . .	271	219	14	7	11	15	5	4 $\frac{2}{5}$ 0/0
Hôpital homœopathique de Leipsick.	4665	4393	297	127	157	31	69	3 $\frac{1}{4}$ 0/0
Hôpital des Sœurs de la Miséricorde de Vienne.	5161	4711	»	89	267	33	61	5 $\frac{1}{3}$ 0/0
Hôpital militaire de Vienne, expériences. .	43	32	»	5	1	»	6	2 $\frac{1}{2}$ 0/0
Hôpital milit. de Tulzyn, expériences de Herm.	165	141	»	»	6	»	18	4 $\frac{1}{2}$ 0/0
Hôpital d'infanterie à Saint-Pétersbourg. . .	409	370	7	4	16	»	12	4 $\frac{1}{4}$ 0/0
Hôpital de Munich.	242	230	14	»	6	»	»	2 0/0
Moyenne.	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	4 $\frac{1}{2}$ 0/0

« En résumé, il est constaté qu'avec la méthode ancienne on perd . . . . 9—10 malades pour 100.

Par la nouvelle . . . . 4—5 id.

Qu'avec la première la durée moyenne de la maladie est de . . . . 28—29 jours.

Avec la seconde . . . . . . 20—21 id.

Enfin que pour celle-ci les frais de traitement sont de 1—2 fois moindres.

D'où il résulte: 1° supposé l'homœopathie une chimère sans efficacité aucune, que l'allopathie avec tous ses moyens est essentiellement nuisible et dangereuse; 2° supposé que l'homœopathie soit douée d'une efficacité positive, elle l'emporte déjà sur l'ancienne école, de sorte qu'entre ses mains on a toutes ces bonnes chances: moindre danger de succomber au mal, économie de temps, économie d'argent.» (*Zeitschrift für specifische heilkunst.* Carlsruhe, vol. 16.)

Nota. — *L'on peut se procurer la collection de ces préservatifs dans les principales villes d'Allemagne et de France; en Suisse, chez le Dr Panthin à Genève et dans quelques autres villes.*

En Italie, on en trouvera toujours à Florence, *Lung'Arno,* n° 1185, *chez l'Auteur de cette brochure, qui sauf le dimanche et jours de fête, reçoit tous les jours de* 11 *heures à* 1 *heure. Le Jeudi est plus spécialement consacré aux pauvres, qui seront introduits moyennant deux mots de recommandation d'une personne qui s'intéresse à eux.*

La collection des 10 *principaux* Préservatifs, *avec des Instructions détaillées sur les doses, la qualité des eaux, les précautions à prendre et les choses permises et défendues du régime à observer, coûte* 10 *francs de France; celle des principaux remèdes* odontalgiques, *avec une brochure d'indications (en langue italienne et française), suffisantes pour se guérir soi-même dans la plupart des cas, est du même prix. On peut également se procurer à cette dernière adresse de la Teinture d'Arnica de Suisse, de petites pharmacies domestiques, et généralement toutes les préparations homœopathiques.*

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

B

C

L

M

N

O

P

R

S

T

V

ERRATA.

Pag. 8	*ligne* 15	*au lieu de*	hémoptysie	*lisez*	hémoptysie)
13	20		lu		lui
22	13		*keuchhusten*		*keichhusten*
31	32		absoption		absorption
38	1		PROPHYLAXIE.		SUR LES PETITES DOSES.
43	1		RÉPÉTITIONS		RÉPÉTITION
44	1		RÉPÉTITIONS		RÉPÉTITION
55	1		EYMOLOGIES.		ETYMOLOGIES.
56	7		*allopatkie*		*allopathie*
62	10		suivie		suivi

De plus, à la fin de la page 36 et au commencement de la suivante, il y a quelque chose qui ne rend pas bien la pensée de l'auteur: un changement et développement qui furent envoyés à l'imprimeur sont parvenus trop tard.



